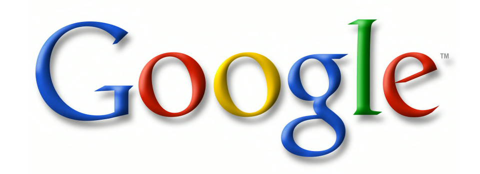
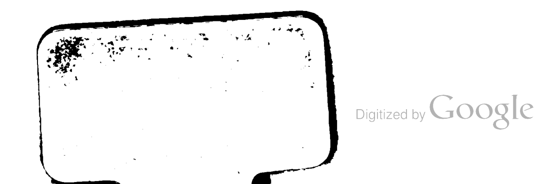



Digitized by Google


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LES DEUX AMIS, OU LE NÉGOCIANT DE LYON,

DRAME EN CINQ ACTES EN PROSE;

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

Représenté pour la premiere fois sur le Théatre de la Comédie Française à Paris, le 13 Janvier 1770.

Qu'opposerez-vous aux faux jugements, à l'injure, aux clameurs?
Rien.

Les deux Amis, Acte IV. Scene VII.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques au Temple du Goût.

M. DCC LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PERSONNAGES. ACTEURS.

AURELLY, riche Négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc & naïf.	*M. Préville.*
MÉLAC pere, Receveur général des Fermes, à Lyon, Philosophe sensible.	M. Brizard.
PAULINE, Niece d'Aurelly, élevée par Mélac pere, jeune Personne au dessus de son âge.	*Mlle Doligny.*
MÉLAC fils, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant, & d'une sensibilité excessive.	*M. Molé.*
SAINT-ALBAN, Fermier Général en tournée, homme du monde estimable.	*M. Belcourt.*
DABINS, Caissier d'Aurelly, Protégé de Mélac pere, homme de jugement, & fort attaché à son Protecteur.	*M. Pin*
ANDRÉ, Domestique de la maison, Garçon très-simple.	*M. Feuillie.*

La Scene est à Lyon, dans le Sallon commun d'une Maison occupée par Aurelly & par Mélac.



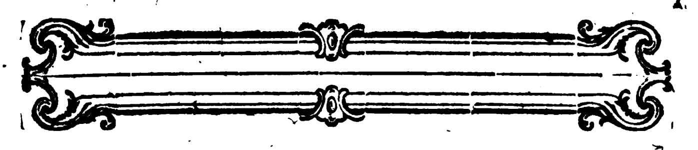


AVERTISSEMENT.

POUR faciliter les poſitions théatrales aux Acteurs de Province ou de ſociété qui joueront ce Drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque Scene, le nom des perſonnages, dans l'ordre où les Comédiens Français ſe ſont placés, de la droite à la gauche, au regard des ſpectateurs. Le ſeul mouvement du milieu des Scenes reſte abandonné à l'intelligence des Acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paraître minutieuſe aux indifférents; mais elle eſt agréable à ceux qui ſe deſtinent au Théatre, ou qui en font leur amuſement; ſur-tout s'ils ſavent avec quel ſoin les Comédiens Français les plus conſommés dans leur art, ſe conſultent, & varient leurs poſitions théatrales aux répétitions, juſqu à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui ſont alors conſacrées, pour eux & leurs ſucceſſeurs, dans le manuſcrit dépoſé à leur bibliotheque.

C'eſt en faveur des mêmes perſonnes que l'on a par-tout indiqué la pantomime. Elles ſauront gré à celui qui s'eſt donné quelques peines pour leur en épargner; & ſi le Drame, par cette façon de l'écrire, perd un peu de ſa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la repréſentation.



LES DEUX AMIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, MELAC fils.

*Il est dix heures du matin. Le Théâtre représente un Sallon; à l'un des deux côtés est un clavessin ouvert, avec un pupitre chargé de Musique. Pauline, en peignoir est assise devant; elle joue une piéce. Melac debout à côté d'elle, en leger habit du matin, ses cheveux relevés avec un peigne, un violon à la main l'accompagne. La toile se leve aux premieres mesures de l'An-*dante. (1)

PAULINE, *après que la Piéce est jouée.*

COMMENT trouvez-vous cette Sonate?

MELAC fils.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande, & non des éloges.

MELAC fils.

Je le dis aussi : elle me plairoit moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE *se leve.*

Fort bien; Mais je m'en vais, je n'ai point vu mon Oncle.

MELAC fils *l'arrête.*

Il est sorti. Il va....

PAULINE.

A la Bourse, apparemment.

(1) Pendant que les Acteurs sont censés faire de la Musique, les premiers Violons de l'Orchestre jouent, avec des sourdines un *Andante*, que les seconds Dessus & les Basses accompagnent en pinçant, ce qui complette l'illusion du petit Concert que le Spectacle représente.

MELAC fils.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce tems critiqu & dangéreux pour les Négocians de Lyon, exige qu'ils se voient....

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit!

MELAC fils.

Ils ont long-tems jasé. Mon Pere se plaignait à lui des Fermiers Généraux, qui me refusent la survivance de sa place de Receveur-Général des Fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute?

MELAC fils.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. » Voilà comme vous » êtes, lui disoit votre Oncle. Ne demandant jamais, un » autre sollicite, il obtient le prix de vos longs services..... Mais savez-vous ce que j'ai pensé, Pauline? C'est que si quelqu'un dans la Compagnie nous a desservis, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste! j'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MELAC fils.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MELAC fils.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE *fachée.*

Vous m'impatientez. Depuis son départ il faut donc se resoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci.

MELAC fils *d'un air fin.*

Allons: la paix. —— Ils ont ensuite parlé de votre établissement... du mien.... Mon Pere m'a fait signe, je me suis retiré; mais en sortant, j'ai entendu qu'il disoit un mot..... Ah! Pauline! (*Il veut lui prendre la main.*)

PAULINE *se recule.*

Eh bien, Monsieur!

MELAC fils.

Un certain mot....

PAULINE *l'interrompant.*

Je ne suis pas curieuse. — Parlons de la petite fête que nous préparons à mon Oncle, à l'occasion de ses Lettres de Noblesse: Y songez-vous?

MELAC fils.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous comencerons par un Concert; peu de monde, nous & nos Maîtres. Sur la fin on

viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant ſon abſence, un tapis, deux paravents feront l'affaire, & nous lui donnerons la plus jolie petite piéce....

PAULINE.

Oh! point de Comédie.

MELAC fils.

Pourquoi?

PAULINE.

Vous connaiſſez la foibleſſe de ma poitrine.

MELAC fils.

On ne crie pas la Comédie, ce n'eſt qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante! organe flexible & touchant! de l'ame ſur-tout... Que vous manque-t-il? Une jeune Actrice ſe fait toujours aſſez entendre, lorſqu'elle a le talent de ſe faire écouter.

PAULINE.

Oh! ce n'eſt ni d'éloquence, ni d'adreſſe qu'on vous accuſera de manquer, pour ramener les gens à vos idées.... Et les couplets que je vous ai demandés?

MELAC fils, *tendrement.*

Vous craignez qu'on ne les oublie? injuſte Pauline!....

PAULINE, *l'interrompt en s'aſſeyant.*

Eſſayons encore une piéce avant de m'habiller.

MELAC fils, *s'aſſurant de l'accord du violon.*

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau Livre.

MELAC fils, *avec humeur.*

Pourquoi ne pas ſuivre le même?

PAULINE.

Pour ſortir un peu de l'ancien genre. Au reſte, comme c'étoit uniquement pour vous...

MELAC fils, *d'un air incrédule.*

Oui, pour moi!

PAULINE, *riant.*

Voilà bien les ingrats! cherchant toujours à diminuer l'obligation, pour n'être point tenus de la reconnoiſſance! Cette muſique n'eſt-elle pas plus piquante, plus variée?

MELAC fils, *mécontent.*

Piquante, variée, délicieuſe. C'eſt le beau Saint-Alban qui vous l'a choiſie à Paris.

PAULINE.

Et toujours Saint-Alban? Vous êtes bien étrange! Votre ſouverain bonheur ſerait que perſonne ne m'aimât!

MELAC fils.

Je ne ſerai donc jamais heureux.

PAULINE.

Vous voudriez.... qu'on ne pût me souffrir.

MELAC fils.

Je ne desire point l'impossible.

PAULINE, *gaiement.*

Hé ! il ne faudrait pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénument.

MELAC fils.

Non ; mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentimens pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MELAC fils.

Oh ! non.

(Il pose le violon sur une chaise.)

PAULINE.

Vous me refusez ?

MELAC fils.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit.

(Il se met à genoux.)

PAULINE.

Et moi je le veux.

MELAC fils.

C'est une tyrannie.

PAULINE, *plaisantant.*

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frere.

MELAC fils, *d'un air hypocrite, en se relevant.*

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est ?

MELAC fils.

De m'en permettre un plus doux.

SCENE II.

PAULINE, MELAC fils, MELAC pere.

(Mélac pere paraît dans le fond.)

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MELAC fils.

Vous ne m'entendez pas ? Je vais....

PAULINE, *lui coupant la parole.*

Je vais... Je vais jouer la Piece : m'accompagnerez vous, oui ou non ?

MELAC fils, *lui baise les mains.*

Pardon, pardon ; mais pour celle-ci, en vérité elle est trop difficile.

PAULINE, *avec une petite moue.*

Hum ... Mauvais caractere ! je sais ce qui vous la fait voir ainsi. (*Il lui baise les mains, elle se fâche.*) Finissez, Monsieur de Mélac, je vous l'ai déja dit. Ces libertés m'offensent: laissez mes mains.

MELAC fils.

Qui pourrait refuser... (*Il continue à lui baiser les mains.*) un juste hommage ... à leur dexterité.

(*Mélac pere se retire avec mystere.*)

SCENE III.

MELAC fils, PAULINE.

PAULINE, *s'échappant.*

ENcore ? obstiné ! mutin ! disputeur ! audacieux ! jaloux ! ... Car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner, vous en aurez ce soir la honte publique.

SCENE IV.

MELAC fils, *seul.*

MOn cœur la suit ... Ah ! Pauline ... Je plaisante avec elle ... Je dispute ... Je l'obstine ... Sans ce détour, je n'oserais jamais ... Si mon pere m'eût obtenu cette survivance, mon état une fois fait... » Je le veux absolument, dit» elle, obéissez » ... J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi, sans qu'elle s'en doute ... *Il va fermer le clavessin.*) Oui ; mais elle a beau dire, je ne jouerai point la Musique de son Saint-Alban ... Que je le hais avec son esprit, sa richesse, & son air affectueux ! Il avoit bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau Fermier Général ! On l'envoie en tournée. . . .

SCENE V.

MELAC fils, MELAC pere.

MELAC pere, *jouant l'étonné.*

Tout ſeul mon fils ! Il me ſemblait avoir entendu de la Muſique.

MELAC fils.

C'était Pauline, mon Pere ; elle eſt allée s'habiller.

MELAC pere.

Mais vous, Mélac, vous n'êtes pas décemment : ces cheveux...

MELAC fils.

Elle était en peignoir elle-même.

MELAC pere.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autoriſe point à lui manquer.

MELAC fils.

Moi, lui manquer, mon pere !

MELAC pere.

Oui, mon fils, c'eſt lui manquer que de vous montrer à ſes yeux dans ce déſordre. Parce qu'elle ignore le danger, ou vous eſtime aſſez pour n'en point craindre avec vous, eſt-ce une raiſon d'oublier ce que vous devez à ſon ſexe ? à ſon âge ? à ſon état ?

MELAC fils.

Je ne vais point chez elle ainſi. Ce ſallon nous eſt commun, nous y avons toujours étudié le matin... Quand on demeure enſemble... Mais mon pere, juſqu'à préſent, vous ne m'avez rien dit... Eſt-ce Monſieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MELAC pere.

Son Oncle ? Non, mon ami. Auſſi ſimple qu'honnête, Aurelly ne ſuppoſe jamais le mal où il ne le voit pas ; mais tout occupé de ſon commerce, il s'eſt repoſé ſur moi des mœurs & de l'éducation de ſa Niece, & je dois la garantir par mes ſoins....

MELAC fils.

La garantir !

MELAC pere.

Elle n'eſt plus un enfant, mon fils ; & ces familiarités d'autre fois...

MELAC fils, *un peu déconcerté.*

J'espere ne jamais m'oublier devant elle, & lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

MELAC pere.

Pourquoi le renfermer, s'il n'est que raisonnable? Riez avec elle, dans la société, devant moi, devant son oncle, très-bien: mais c'est lorsque vous la trouvez seule, mon fils, qu'il faut la respecter. La premiere punition de celui qui manque à la décence, est d'en perdre bientôt le goût; une faute en amene une autre, elles s'accumulent; le cœur se déprave; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui: on commence par être foible, on finit par être vicieux.

MELAC fils, *déconcerté.*

Mon pere, ai-je donc mérité une aussi sévere réprimande?

MELAC pere, *d'un ton plus doux.*

Des avis ne sont point des reproches. Allez, mon fils, mais n'oubliez jamais que la Niéce de votre ami, du bienfaicteur de votre pere, doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mere qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur & le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence & de sa réputation. Allez vous habiller.

SCENE VI.

MELAC pere, *seul.*

S'Il s'était douté que je l'eusse vu, il eût mis, à se disculper, toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même; & s'il a tort, il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rapelle avec quel soin Aurelly détournait la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa Niece. Sa Niece!... Mais est-il bien vrai qu'elle le soit?... Son embarras en m'en parlant semblait tenir... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCENE VII.

MELAC pere, ANDRÉ, *en papillotes & en veste du matin, un ballet de plumes sous son bras, entre, regarde de côté & d'autre, & s'en retourne.*

ANDRÉ.

IL n'y est pas, Monsieur Dabins.

MELAC pere.

Quest-ce ?

ANDRÉ.

Ah ! ce n'est rien. C'est ce gros Monsieur...

MELAC pere.

Quel Monsieur ?

ANDRÉ *d'un ton niais.*

Celui qui vient... Qui ma tant fait rire le jour de cette histoire...

MELAC pere.

Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom ? Monsieur... Monsieur... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MELAC pere.

Autrement que quoi ?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut être... Paris, deux & demi ; Marseille, Canada, trente-huit, que sais-je ?

MELAC pere, *riant de pitié.*

Ah ! l'Agent de change ?

ANDRÉ.

C'est ça.

MELAC pere.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche.

ANDRÉ.

C'est Monsieur Dabins.

MELAC pere.

Qu'il passe à la Caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient ; ce Caissier n'est-il pas déja sorti !

MELAC pere.

Un jour comme celui-ci ! Il est donc fou !

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

MELAC

MELAC pere.

Voyez à sa chambre, au jardin, par-tout.

ANDRÉ, *va, & revient.*

Moi, j'ai mon ouvrage... & si je ne le trouve pas, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ?

MELAC pere.

Rien. Car on ne finiroit plus...

SCENE VIII.

MELAC pere, *seul.*

QUI croirait qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant, d'Aurelly ? sa regle est assez juste. Aux gens de cet état, moins d'esprit, moins de corruption..

SCENE IX.

DABINS, MELAC pere.

MELAC pere.

ON vous cherche, Monsieur Dabins.

DABINS, *d'un air effrayé.*

Depuis une heure, Monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MELAC pere.

Que me voulez-vous ?

DABINS.

Puis-je parler en liberté?

MELAC pere.

Vous êtes pâle, défait, votre voix est tremblante?

DABINS.

Ah ! Monsieur !

MELAC pere.

Expliquez-vous.

DABINS.

Comment vous apprendre le malheur ?

MELAC pere.

Sortez de ce trouble. Parlez.

DABINS.

Cette Lettre que je reçois à l'instant....

MELAC pere.

Que dit-elle de sinistre ?

DABINS.

Vous aimez Monſieur Aurelly ?

MELAC pere.

Si je l'aime ! Vous me faites trembler.

DABINS.

A moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ſes paiements demain. Il faut....

MELAC pere *regardant de tous côtés*.

Malheureux ! ſi quelqu'un vous entendait... Vous perdez le ſens.... D'où ſavez-vous..... Cela ne ſaurait être.

DABINS.

J'ai prévu votre ſurpriſe & votre douleur ; mais le fait n'eſt que trop avéré.

MELAC pere.

Avéré ! dites-vous ? —— Je n'oſe l'interroger —— Monſieur Dabins, ſongez-vous à l'importance ! .... Il m'a troublé.

DABINS.

Monſieur Aurelly avait, à Paris, pour huit cents mille francs d'effets.

MELAC pere.

Chez ſon ami Monſieur de Préfort, je le ſais.

DABINS.

Il me dit, il y a quelque temps, d'écrire à ce Correſpondant de les vendre, & de m'envoyer tout le Papier ſur Lyon qu'on pourrait trouver.

MELAC pere.

Après ?

DABINS.

Au lieu d'argent que j'attendais aujourd'hui, ſon fils me dépeche un Courier, qui a gagné douze heures ſur celui de la poſte.

MELAC pere.

Eh bien ! ce Courier ?

DABINS.

M'apprend qu'au moment de négocier nos effets, Monſieur de Préfort s'eſt trouvé atteint d'un mal violent, qui l'a emporté en deux jours, & qu'on a mis auſſi-tôt le Scellé ſur ſon Cabinet

MELAC pere.

Pourquoi cet effroi ? Je regrette Préfort : mais il laiſſe une fortune immenſe. Aurelly réclamera ſes effets, qui lui seront remis. C'eſt tout au plus un retard : achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre paiement étoit fondé ſur ces rentrées qui n'ont jamais manqué ; nous n'avons pas dix mille francs en caiſſe.

MELAC pere.

Et vous devez en payer demain ?

DABINS.

Six cents mille. Il y a de quoi perdre l'esprit.

MELAC pere.

Il me quitte : il ne sçait donc point ?....

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connaissez sa probité, ses principes.... Il en mourra.... Un homme si bon, si bienfaisant..... Mais, Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui apprendre....

MELAC pere.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellens immeubles. Cette maison, sa terre; mais avoir à payer demain six cents mille francs, & pas un sou....

MELAC pere.

Attendez. Je lui connais cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : Monsieur de Préfort s'était chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avait procurés. Aujourd'hui tout est là; tout manque à la fois.

MELAC pere.

Onze cents mille francs arrêtés, au moment de payer !

DABINS.

Il périt au milieu des richesses.

MELAC pere, *se promene.*

Vous l'avez dit, il en mourra : l'homme le plus vertueux : le plus sage !.... une réputation si intacte ! s'il suspend ses paiemens, s'il faut que son honneur.... Il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain.

(*Il se promene plus vîte.*)

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plutôt....

MELAC pere.

C'est un homme perdu.

DABINS.

Ces Lettres de Noblesse lui font encore tant de jaloux ! vous verrez, Monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un Négociant dans Lyon, qui ne fût bien aise au fond du cœur.... Trouver de l'argent ? il ne faut pas s'en flatter.

MELAC pere, *se promene.*

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'eſt-ce que cela !

MELAC pere, *rêvant.*

En effet, qu'eſt-ce que cela !

DABINS.

A peine le ſixieme de ce qu'il nous faut.

MELAC pere, *s'arrête.*

Monſieur Dabins.

DABINS.

Monſieur.

MELAC pere.

Où eſt votre Courier ?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MELAC pere.

Monſieur Dabins, allez m'attendre dans mon Cabinet. Ne voyez perſonne, enfermez-vous, enfermez-vous ſoigneuſement. Je vous rejoins, j'ai beſoin de me recueillir....

DABINS

Sur la maniere de lui annoncer ?....

MELAC pere.

C'eſt lui. Partez, ſans dire un mot.

SCENE X.

MELAC pere, DABINS AURELLY.

AURELLY.

BOnjour, Mélac. Ah ! te voilà, Dabins ? J'ai trouvé l'Agent de Change qui te cherche ; il emporte mes deux effets ſur Pétesbourg. Eh bien ? nos fonds de Paris ?

(*Il ôte ſon épée qu'il poſe ſur une chaiſe.*)

MELAC pere, *vivement.*

C'eſt ce dont il me parlait, en me demandant ſi je n'avais pas quelques papiers à échanger pour ſimplifier ſon opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Mélac ?

MELAC pere.

Ce n'eſt rien.

AURELLY, *à Dabins qui ſort.*

Monſieur Dabins, le Bordereau de tous mes paiemens en état pour ce ſoir.

(*Dabins ſort.*)

SCENE XI.

MELAC pere, AURELLY.

AURELLY *gaiement.*

JE t'ai desiré tout à l'heure à l'Intendance, tu m'aurais vu batailler....

MELAC pere.

Contre qui ?

AURELLY.

Ce nouveau Noble, si plein de sa dignité, si gros d'argent & si bouffi d'orgueil, qu'il croit toujours se commettre, lorsqu'il salue un Roturier.

MELAC pere, *distrait.*

Moins il y a de distance entre les hommes, plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci, qui, jusqu'à l'époque de mes Lettres de Noblesse, ne m'avait jamais regardé, s'avise de me complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur : » Je me flatte, (m'a-t-il » dit) que vous quittez enfin le commerce avec la roture ».

MELAC pere, *à part.*

Ah ! Dieux !

AURELLY.

Quoi ?

MELAC pere, *s'efforçant de rire.*

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, Monsieur, ai-je répondu, je ne puis mieux reconnaître le nouveau bien que je lui dois, qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

MELAC pere, *embarrassé.*

Ah ! mon ami ! le Commerce expose à de si terribles revers !

AURELLY.

Tu m'y fais songer : l'Agent de Change ne s'explique pas ; mais, à son air, je gagerais que le paiement ne se passera pas sans quelque Banqueroute considérable.

MELAC pere.

Je ne vois jamais ce tems de crise, sans éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les frippons, n'est qu'une misérable faiblesse ; un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est-elle éteinte pour ?...

MELAC pere.

Je ne parle point des frippons.

AURELLY, *avec chaleur.*

Les mal-honnêtes gens reconnus sont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaise foi.

MELAC pere.

Fort bien : mais....

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à passer pour honnête-homme, porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparaît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MELAC pere, *douloureusement.*

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point des faillites excusables ? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds, il ne faut qu'une Banqueroute frauduleuse un peu considérable, pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Malheureuses ou non, la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences : & les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité.

MELAC pere.

Mais c'est outrer les choses, que de confondre ainsi...

AURELLY.

Je voudrais qu'il y eût là-dessus des loix si séveres, qu'elles forçassent enfin tous les hommes d'être justes.

MELAC pere.

Eh ! mon ami, les loix contiennent les méchants sans les rendre meilleurs ; & les mœurs les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monsieur, la probité du Négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui fasse grace en pareil cas.

MELAC pere.

Mais, écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je soutiens que l'honneur des autres est engagé à ce que celui qui ne paie pas soit flétri publiquement.

MELAC pere, *mettant ses mains sur son visage.*

Ah ! bon Dieu !

AURELLY.

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir & paraître indigne de vivre, le choix est bientôt fait, je crois ; qu'il meure de douleur ; mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

MELAC pere, *s'échauffant.*

Vous condamnez, sans distinction, à l'opprobre un infortuné comme un coupable ?

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MELAC pere.

Quoi ! si l'un de vos amis, victime des événemens ?....

AURELLY.

Je serais son Juge le plus févere.

MELAC pere, *le regardant fixement.*

Si c'était moi ?

AURELLY.

Si c'était toi ?.... Son air m'a fait trembler.

MELAC pere.

Vous ne répondez pas ?

AURELLY, *fiérement.*

Si c'était vous ?... (*Avec effusion.*) Mais premiérement tu n'es pas Négociant : & voilà comme tu fais toujours : quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

MELAC pere, *à part.*

O Ciel ! comment lui apprendre ?....

SCENE XII.

MELAC pere, PAULINE, AURELLY.

PAULINE, *habillée.*

AH ! voilà mon Oncle de retour.

MELAC pere, *à part, avec douleur.*

Et sa Niece !

PAULINE.

Bonjour, mon cher Oncle ; avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien ; & toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression.... j'ai peu dormi.

AURELLY, *en riant.*

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables.

(*Pauline l'embrasse.*)

MELAC pere, *à part.*

Sa sécurité me perce l'ame.

AURELLY.

Ah çà ! mon enfant, quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui?

PAULINE.

Cette après-midi? Grand assaut de musique entre l'obstiné Mélac & moi, vous serez les Juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, *gaiement.*

Et toi, tu défends le clavessin à outrance?

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du clavessin. La loi du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera seul tout le reste du Concert, & je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo! bravo!

MELAC pere, *d'un ton pénétré.*

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce Concert? tant de gens sont à Lyon dans le trouble & l'inquiétude: « il semble, (dira-t-on,) que ceux-ci fassent parade » de leur aisance, pour insulter à l'embarras où les autres » sont plongés. „ On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, *riant.*

Ah, ah, ah! vois-tu comment ce grave Philosophe détruit nos projets d'un seul mot? Il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelqu'autre jour.

MELAC pere, *à part, en sortant.*

Allons sauver, s'il se peut, l'honneur & la vie à ce malheureux.

SCENE XIII.

PAULINE, AURELLY.

AURELLY.

MAIS..... il a quelque chose aujourd'hui.... N'as-tu pas remarqué?....

PAULINE.

En effet, j'ai cru lui voir un nuage....

AURELLY.

Ah! la Philosophie a aussi ses humeurs.

PAULINE.

Que disiez-vous donc?

AURELLY.

Nous parlions Faillites, Banqueroutes.

PAULINE.

C'est cela. Son ame est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connaît pas l'afflige.

SCENE XIV.

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY.

ANDRÉ, *riant & courant.*

MONSIEUR, Monsieur.

PAULINE *fait un cri de surprise.*

Ah!...

AURELLY.

Qu'est-ce donc?

ANDRÉ, *avec joie.*

Le Valet de Chambre de Monsieur le * grand Fermier, descend de cheval dans la cour.

AURELLY, *avec humeur.*

Eh bien! vous ne pouvez pas dire cela sans courir, & nous crier aux oreilles?

* *Les gens du peuple de toutes les Provinces méridionales de France, nomment ainsi les Fermiers du Roi.*

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Dame, est-ce que ce n'est rien donc ? Monsieur le grand Fermier qui arrive !

AURELLY.

Saint-Alban ?

ANDRÉ.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la derniere poste.

PAULINE, *avec humeur.*

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

AURELLY, *à Pauline.*

Quel dommage que le concert soit dérangé ! Tu voulais des Juges ; en voici un que tu ne récuseras pas.... Il repasse bientôt ! Qu'on fasse rafraîchir son Courier.

ANDRÉ.

Bon ! il n'a fait qu'un saut dans l'Office. Pour un Valet de Chambre, on ne dira pas qu'il est fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il disposer ?

AURELLY.

Suis-moi, te dis-je, je vais donner des ordres.

SCENE XV.

PAULINE, *seule, avec chagrin.*

SAINT-ALBAN ! .... C'est son amour qui le ramene..... J'ai le cœur serré. (*Elle soupire.*) La persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Mélac ; & sur-tout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis domter.... En vérité, mon état devient plus pénible de jour en jour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLAC fils, *en habit de ville*; PAULINE.

PAULINE, *avec une gaieté affectée*.

POur quelqu'un qui a fait une si belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MELAC fils.

C'est votre gaieté qui me la donne, Mademoiselle; c'est ce retour précipité. Saint Alban doit rester trois mois en tournée, il en passe un ici; & à peine est-il parti, qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris.

MELAC fils.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous, Mademoiselle.

PAULINE, *en riant*

Depuis quand suis-je Mademoiselle? les doux noms de frere & de sœur.....

MELAC fils, *avec feu*.

Saint-Alban vous aime: il est riche, en place, estimé; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, & j'en mourrai de chagrin.

PAULINE, *gaiement*.

Dites moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent?

MELAC fils.

Ecoutez, Pauline. Vous faites profession de sincérité; assurez-moi qu'il ne vous a rien dit, & je serai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit?

MELAC fils.

Que vous êtes belle; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'est une phrase si commune; & vous aussi, vous me l'avez dit: tous les jeunes gens reçus dans cette maison, ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage?

MELAC fils.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connaissaient comme moi....

PAULINE.

Ils me verraient bien haïssable.

MELAC fils.

Ils n'auroient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdument. Revenons....

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage & sans conséquence ; de la part des autres, c'est pure étourderie... de la vôtre....

MELAC fils.

De la mienne ?

PAULINE. *gaiement.*

De la vôtre.... Mais je voudrois bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger ? Il faut avoir de grands titres, pour user de pareils priviléges.

MELAC fils.

Ah ! Pauline ! il arrive, & vous plaisantez !

PAULINE, *sérieusement.*

Brisons-là je vous prie. Peut-être aurez-vous à vous plaindre de moi, si quelque autre avait lieu de s'en louer.

MELAC fils, *avec feu.*

Ce Saint-Alban me fait trembler, ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun !

MELAC fils.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chose !..... (*Etourdiment.*) Si je vous le défends, m'obéirez-vous ?

MELAC fils, *lui baisant les mains avec transport.*

Ma chere Pauline !

PAULINE, *s'échappant.*

Toujours le même ! on ne peut dire un mot, sans être forcé de quereller, ou de vous fuir.

(*Elle sort.*)





SCENE II.

MÉLAC fils, *seul avec joie.*

» M'Obéirez-vous ! »... A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y apperçois ; » M'obéirez-vous ! » Mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du Fermier Général ?

SCENE III.

MÉLAC pere, *en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon & du papier à la main* ; MÉLAC, fils.

MÉLAC fils, *avec surprise.*

AH ! mon pere ! vous avez changé d'habit ?

MÉLAC pere, *sans regarder, d'un ton sombre.*

Voyez si ma Chaise est prête.

MÉLAC fils.

Vous partez, mon pere ?

MÉLAC pere, *du même ton.*

Oui.

MÉLAC fils.

Vous ne prenez pas votre Carrosse ?

MÉLAC pere.

Non.

MÉLAC fils.

Vous n'allez donc pas à ?...

MÉLAC pere.

Je vais à Paris.

MÉLAC fils, *inquiet.*

Un voyage aussi subit....

MÉLAC pere.

Il ne sera pas long.

MÉLAC fils.

N'annoncera-t-il aucun accident ?

MÉLAC pere.

Affaires de Compagnie.

MÉLAC fils.

Ah !... Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui?

MÉLAC pere.

Qui que ce soit. Qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

MÉLAC fils.

C'est que cela pourrait déranger...

MÉLAC pere.

Rien, rien. Quelle heure est-il ?

MÉLAC fils.

Il n'est pas midi.

MÉLAC pere.

Avant deux heures je suis en route.

MÉLAC fils.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon pere ?

MÉLAC pere.

Laissez-moi seul un moment; je ne puis vous écouter en ce lieu-ci.

MÉLAC fils, *en sortant.*

En poste..., à Paris,... si promptement.... un air glacé!.... Je ne comprends pas, moi....

(*Il se retire lentement, en examinant son pere.*

SCENE IV.

MÉLAC pere, *se promenant.*

ENtre une action criminelle & un acte de vertu; l'on n'est pas incertain.... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient & s'excluent... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver; mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur... la mienne.... Je sens tout cela..... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse..... [Après tout ils ne courent aucun risque.] (*Il soupire*) Scrupules ! prudence ! je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre ; mais la compassion qui m'en rapproche, est si puissante.... Voudrais-je être plus heureux, à condition de devenir dur, inhumain, ingrat?.... — C'en est fait ; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins je serai seul à plaindre ; & mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

SCENE V.

MÉLAC pere; DABINS *arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main, un papier dans l'autre.*

MÉLAC pere.

LE compte est-il juste, Monsieur Dabins? Dans le trouble où nous sommes, on se trompe aisément. Rappellons les articles, avant de nous séparer. Sept mille cinq cents louis en or, que vous avez passés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monsieur, le Bordereau des sommes est en tête de ma reconnoissance.

(Il la lui remet.)

MÉLAC pere *lit.*

» Je soussigné, Caissier de Monsieur Aurelly, ai reçu » de Monsieur de Mélac, Receveur Général des Fermes, » à Lyon, la somme de six cents mille livres » .... Cela va bien; disposez vos paiemens sans éclat, comme si vos effets eussent été négociés à Paris: moi, j'attends ma Chaise pour partir.

DABINS.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas?...

MÉLAC pere.

Quel que soit son danger, je le connais; la crainte de me nuire lui feroit tout refuser.

DABINS.

Ainsi vous le quittez de la reconnoissance.

MÉLAC pere.

Exiger de la reconnoissance, c'est vendre ses services; mais ce n'est pas ici le cas. Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh! Monsieur! votre vertu s'exagere.....

MÉLAC pere.

Non, cher Dabins; depuis trente ans que je lui dois mon état & mon bien être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittais le service, où j'avois eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un Cadet de ma Province. Je revenais chez moi, blessé, réformé, ruiné, sans biens, ni ressources. Le hazard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asyle! il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore; il fit plus, il vainquit ma

répugnance, pour un état aussi éloigné de celui que j'avais embrassé. « Prenez, prenez, (me dit il ;) & si vous » craignez que l'état n'honore pas assez l'homme, ce sera » l'homme qui honorera l'état. Plus l'abus d'un métier est » facile, moins il faut l'être au choix des gens qui doivent » l'exercer ; & qui sait, dans celui-ci, le bien qu'un hom- » me vertueux peut faire ! tout le mal qu'il peut empê- » cher ? » Son zele éloquent me gagna ; il m'instruisit au travail ; il me servit de pere ; ô mon cher Aurelly !

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MELAC pere.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en Lettres de Change, sont à moi ; puis-je en user mieux au gré de mon cœur ? A l'égard du reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois... Aurelly aura le temps nécessaire....

DABINS.

Mais, d'un moment à l'autre, il peut vous venir tel ordre....

MELAC pere.

Je vous ai dit que je vais à Paris : j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly ; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MELAC pere.

Allez, mon ami, qu'il ne vous retrouve point avec moi.

SCENE VI.

MELAC pere, *seul. Il s'assied.*

AH ! respirons un moment. Cette nouvelle m'avoit étouffé... Il riait, le malheureux homme, en regardant sa Niece. Chaque plaisanterie qui lui échappait me faisait frémir. (*Il se leve.*) Quand je pense qu'il était possible que cet argent m'eût été redemandé ! au lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer.... Ah ! Dieux ! ....

SCENE VII.

DABINS, *accourant avec effroi;* MELAC pere.

DABINS.

MOnsieur de Saint-Alban....

MELAC pere.

Eh bien?

DABINS.

Il arrive.

MELAC pere.

Saint-Alban?

DABINS.

On le conduit ici. Je suis rentré, pour vous sauver la premiere surprise.

(Il s'enfuit.)

SCENE VIII.

MELAC pere, *seul.*

SAint-Alban!... Que ne suis-je parti? S'il allait me parler d'argent! au pis aller, je lui dirais..... Je pourrais lui dire que les Receveurs particuliers n'ont pas encore... Un mensonge!.... Il vaudrait mieux cent fois... Mais je m'allarme, & peut-être il ne fait que passer.

SCENE IX.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MELAC pere, MELAC fils.

SAINT-ALBAN.

PArdonnez à mon empressement, Messieurs, l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

MELAC fils, *à part, avec humeur.*

Son empressement! il n'en dit pas l'objet.

MELAC pere, *à Saint-Alban.*

Vous voyez que j'y suis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous ?

MELAC pere.

Avec bien du regret, Monsieur, puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusque.

MELAC pere.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est, comme le dit ton fils, des affaires de Compagnie.....

MELAC pere, *embarrassé.*

De Compagnie.... relatives à la Compagnie.... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger ?

AURELLY, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurais laissé partir! (*A Mélac pere.*) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MELAC pere.

Pour qu'elle raison ?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter, est accordée à Monsieur votre fils.

MELAC fils, *avec surprise.*

L'Emploi de mon pere ?

AURELLY, *le contrefait plaisamment.*

Eh oui ! l'Emploi de mon pere.

MELAC fils, *à part.*

Ah ! Pauline !

SAINT-ALBAN, *remet un papier à Mélac pere.*

En voici l'assurance. Quelque desir que j'aie eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de Monsieur Aurelly.

MELAC pere.

Monsieur, son généreux caractere ne se dément point. Mais un autre avait, dit-on, obtenu cette grace.

AURELLY, *gaiement.*

C'était moi.

MELAC pere.

Ce solliciteur dont le crédit ? ....

AURELLY.

C'étoit moi.

MELAC fils.

Cet homme qui avait pris les devants ?...

AURELLY.

C'était moi. Je m'en occupais depuis long-temps : ne m'a-t-il pas élevé une Niece charmante ?

MELAC fils, *vivement.*

Oui, charmante.

SAINT-ALBAN.

Ah ! charmante, en effet.

Mélac fils rougit de son transport ; Saint-Alban le fixe avec curiosité.

AURELLY, *prenant les mains de Mélac pere.*

Ne m'a-t'il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en profiter ! Il faut bien que j'établisse le sien, ah, ah, ah, ah....

MELAC pere, *à part.*

A quel ami je rends service !

MELAC fils, *vivement à Aurelly.*

C'était donc cela qu'hier au soir .... vous feigniez..... Quelle surprise ! ah ! Monsieur ! ... (*A part.*) Je ne me sens pas de joie, courons annoncer cette nouvelle à Pauline.

(*Il sort en courant.*)

SCENE X.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MELAC, pere.

MELAC pere.

EH bien ! ... l'étourdi, qui oublie de vous faire ses remerciments !

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux ?

MELAC pere.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore ?

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Si c'est pour ce que je présume, je suppléerai à sa course. Mais, avant que d'en parler, recevez mon compliment, Monsieur, sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des Lettres de Noblesse est sans doute de décorer des Citoyens aussi utiles que vous.

AURELLY.

Utiles. Voilà le mot. Qu'un homme soit Philosophe, qu'il

ſoit ſavant, qu'il ſoit ſobre, écomone, ou brave : eh bien!... tant mieux pour lui. Mais qu'eſt-ce que je gagne à cela, moi ? L'utilité dont nos vertus & nos talents ſont pour les autres, eſt la balance où je peſe leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'eſt à peu près ſur ce pied que chacun les eſtime.

MELAC pere, *à part.*

Comment faire maintenant pour partir ?

AURELLY.

Moi, par exemple, je me cite, parce qu'il en eſt queſtion ; je fais battre journellement deux cents Métiers dans Lyon. Le triple de bras eſt néceſſaire aux apprêts de mes ſoies. Mes plantations de Mûriers & mes Vers en occupent autant. Mes envois ſe détaillent chez tous les Marchands du Royaume ; tout cela vit, tout cela gagne, & l'induſtrie portant le prix des matieres au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi, qui ne rende gaiement à l'État un tribut proportionné au gain que ſon émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tour l'or que la guerre diſperſe, Meſſieurs, qui le fait rentrer à la paix ? Qui oſera diſputer au commerce l'honneur de rendre à l'État épuiſé, le nerf & les richeſſes qu'il n'a plus ? Tous les Citoyens ſentent l'importance de cette tâche : le Négociant ſeul la remplit. Au moment que le Guerrier ſe repoſe, le Négociant a le bonheur d'être à ſon tour l'homme de la Patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raiſon.

AURELLY,

Mais laiſſons cette converſation, Monſieur : qui vous ramene ſi-tôt en cette Ville ?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui faiſait partir Monſieur de Mélac. Ma Compagnie me rappelle : elle me charge . . . Vous permettez que nous traitions devant vous...

AURELLY.

Vous vous moquez. Pour peu que...

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de myſtere. L'objet de ma miſſion eſt de raſſembler tous les fonds de cette Province épars dans les caiſſes de nos divers Receveurs, & de les faire paſſer ſur le champ à Paris.

MELAC pere, *à part.*

Qu'entends-je ?

AURELLY.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avais d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris dans ma tournée que j'avais des graces à rendre à l'exactitude de M. de Mélac : il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MELAC pere, *interdit.*

Monsieur....

AURELLY.

Ah ! vous pouvez vous flatter, Messieurs, que vous n'avez pas beaucoup de Receveurs de cette fidélité : il est exact & toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous estimons trop Monsieur de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet argent si désiré. Alors, dégagé de tous soins, je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous.

(*Mélac pere paraît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.*)

A propos, Monsieur, vous ne me dites rien de Mademoiselle votre Niece, la plus aimable....

AURELLY.

Monsieur, il lui est arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur !

AURELLY.

Oui, Monsieur. Elle avoit arrangé pour ce soir le plus beau, le plus brillant concert....

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet ?

AURELLY.

Faut-il le demander ? notre Philosophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de crise, mille honnêtes gens étaient peut-être au désespoir sur les paiements, & que ce ton de fête ... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

MELAC pere, *revevenant à lui.*

Je ... je rêvais aux diverses sommes qui m'ont été remises.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'état ici. Environ cinq cents mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet ?

MELAC pere *embarrassé.*

Si vous reposiez quelques jours ?

AURELLY.

Eh ! mais tu pars !

MELAC pere, *plus troublé.*

Je différerais .....

SAINT-ALBAN.

Ah ! bon Dieu ! me reposer ! Il y a cinq nuits que je n'ar-

rête point; & ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la Province étaient en vos mains, que j'ai repris ma route pour cette Ville.

MELAC pere, *à part.*

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, *d'un ton dégagé.*

Je suis d'une paresse ..., l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction, pour m'occuper d'affaires : mais aussi, quand je suis lancé, je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma Compagnie.

AURELLY.

Moi, je vous conseille de vous enfermer avant le diner; la diligence part cette nuit, vous pourrez y placer le caisson.

SAINT-ALBAN.

C'est bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles, ils ont un fort ballot à moi; votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons, allons, débarrassez-vous la tête.

MELAC pere, *outré, à Aurelly.*

Et vous...... n'embarrassez pas la votre, mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc!

MELAC pere, *déconcerté, à Saint-Alban.*

Monsieur, vous me prenez dans un moment..... au dépourvu.....

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous, Monsieur?

MELAC pere.

Je dis..... (*à part.*) Ah! je sens la rougeur qui me surmonte.... Il faut l'avouer; ce que vous me demandez est impossible.

SAINT-ALBAN.

Impossible! Et vous partiez?

MELAC pere.

Il est vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, Monsieur, quels soupçons l'on pourrait prendre?...

AURELLY, *vivement.*

Fi donc, Monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Je vous demande pardon ; mais l'air, le ton, les discours me paroissent si clairs. Ce voyage....

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raisons ?....

SAINT-ALBAN.

Un instant, je vous prie. —— Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, Monsieur de Mélac ?

MELAC pere, *accablé.*

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir ? (*Mélac pere ne répond rien.*) Parlez, Monsieur, car mes ordres sont tels, que, sur votre réponse, il faut que je prenne un parti sur le champ.

Mélac pere, rêve, sa tête appuyée sur sa main.

AURELLY, *vivement.*

Vous ne répondez pas ?

MELAC pere, *outré, à Aurelly.*

Cruel homme ! (*A Saint-Alban d'un air accablé.*) Je ne le puis, avant trois semaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois semaines ! Il ne m'est pas permis d'accorder trois jours. L'argent est annoncé. —— C'est avec regret, Monsieur....

MELAC pere.

Je ne saurais l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à la fois n'ont assailli un honnête homme.

[*Il sort.*]

AURELLY, *criant.*

Vous sortez ?

SCENE XI.

AURELLY, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN.

Y Concevez-vous quelque chose ?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINT-ALBAN.

Vous sentez que je ne peux me dispenser.....

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINT-ALBAN.

Monſieur.... quoi que vous puiſſiez dire......

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélac n'eſt pas capable d'une action vile ni mal-honnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partait. Je répondrais de l'événement à ma compagnie.

AURELLY, *vivement.*

Monſieur.... vous allez perdre un honnête homme, ſon fils, ſon état, ſon honneur; tout eſt abîmé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en ſuis au déſeſpoir; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'eſt pas permis de faire de graces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ſes cautions? Que voulez-vous de plus? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir....

SAINT-ALBAN.

Un mot à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici. C'eſt cinq cents mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la Compagnie attend: avancerez-vous cette ſomme aujourd'hui?

AURELLY.

A la veille du paiement? Tout le crédit du plus riche Banquier ne lui ferait pas trouver un ſac dans Lyon.

SCENE XII.

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, *inquiete.*

QU'A donc Monſieur de Mélac, mon oncle? Il ſort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'eſt enfermé bruſquement ſans me répondre.

AURELLY.

Eh! mon enfant! il ſe trouve un vuide de cinq cents mille francs dans ſa caiſſe, on ne ſait ni comment, ni pourquoi. Je veux m'éclaircir: Monſieur de Saint-Alban refuſe le tems néceſſaire.

PAULINE, *effrayée.*

Ah! Monſieur, ſi vous avez de l'eſtime pour nous....

SAINT-ALBAN, *tendrement.*

De l'eſtime!...

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir.....

PAULINE.

Jusqu'à demain, Monsieur.... Nous refuserez-vous cette grace ?

SAINT-ALBAN.

Ah! Mademoiselle, je donnerais ma vie pour vous obliger : mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnaître, vous qui remplissez si bien tous les votres.

AURELLY.

Différer d'un jour, est-ce une faveur incompatible ? ...

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission, ni à mon honneur, que je vous écoute plus long-temps.

PAULINE, *outrée.*

Comme il vous plaira, Monsieur ; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de Monsieur de Mélac, pour croire qu'on se trompe à son égard, & qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis, ni des graces de ses Chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, Mademoiselle! mais dans l'état où sont les choses, il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon, si je vous quitte.

AURELLY, *avec chaleur.*

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelque endroit que vous alliez.

SCENE XIII.

PAULINE, *seule, dans l'accablement.*

QU'AI-je dit!... Un trouble affreux m'avait saisie... Je ne l'ai pas assez ménagé...... Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret?... O Mélac! S'il avait lû dans mon cœur!... Quel mal j'aurais peut-être fait à ton pere! Il vient.

SCENE XIV.

PAULINE, MÉLAC fils.

MÉLAC fils, *entre d'un air transporté.*

PAULINE, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.

PAULINE.

Votre joie!

MÉLAC fils.

Vous savez que rien ne m'intéresse, que ce qui peut nous rapprocher....

PAULINE.

Quel moment prenez-vous!... Et quel ton!....

MÉLAC fils.

Dussiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'est celui d'un amant qui peut désormais vous offrir son cœur & sa main.

PAULINE.

L'un de nous est hors de sens.

MÉLAC fils.

C'est moi! C'est moi! la joie qui me transporte...

PAULINE.

La joie!

MÉLAC fils.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici?

PAULINE.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours.

MÉLAC fils.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter!.... Comment?.... Pourquoi m'effrayer?

MÉLAC fils.

Ce n'est qu'un badinage obligeant.

PAULINE, *avec dépit.*

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MÉLAC fils.

Quelle charmante colere! Elle me ravit: elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC fils, *vivement.*

Il n'ont rien dit!... La survivance, oui, je l'ai enfin; Saint-Alban nous en a remis l'assurance; votre oncle, qui le

ſavait, ne nous l'a caché que pour jouir de notre ſurpriſe. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle; &, depuis un quart d'heure, je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah! Pauline! au lieu de partager cette joie....

PAULINE, *d'un ton étouffé.*

Vous n'avez rien appris de plus?

MÉLAC fils.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me réſoudre à lui percer l'ame.

MELAC fils.

Vous pleurez, ma chere Pauline!

PAULINE.

Malheureux!....Vous veniez m'annoncer une nouvelle charmante, — il faut que je vous en apprenne une horrible.

MELAC fils.

On veut nous ſéparer?

PAULINE, *héſitant.*

Ah! Mélac! ſi ce qu'on dit eſt vrai..... votre pere.....

MELAC fils.

Mon pere?

PAULINE.

On ſoupçonne....

MELAC fils.

Quoi?

PAULINE.

Qu'il aurait détourné les fonds....

MELAC fils.

L'argent de ſa caiſſe?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MELAC fils.

Quelle horreur!

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MELAC fils.

C'eſt une impoſture; hier au ſoir j'y comptai cinq cents mille livres: mais il vous aime; & s'il cherche à nuire à mon pere, croyez que c'eſt pour m'éloigner de vous.

PAULINE.

Puiſſiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter! Non, mon cher Mélac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MELAC fils.

Vous m'aimez!

PAULINE.

Que cet aveu ſoutienne votre courage ! nous en aurons beſoin. Saint-Alban eſt jaloux. Le ſort de votre pere me fait trembler.

MELAC fils.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah ! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un tems précieux. Courez à votre pere, allez le conſoler.

MELAC fils.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avait que Saint-Alban qui l'accusât... mais mon oncle lui-même....

MELAC fils.

Votre oncle !

PAULINE.

Il va revenir. Vous connaiſſez ſa franchiſe, elle ne lui permet pas toujours de garder avec les malheureux les ménagements dont ils ont tant beſoin....

MELAC fils.

Vous me glacez le ſang.

PAULINE.

Soyez préſent aux explications : que votre bon eſprit en prévienne l'aigreur. Si votre pere eſt embarraſſé, mon oncle eſt le ſeul dont on puiſſe eſpérer un prompt ſecours...

MELAC fils, *troublé.*

Quoi ! votre oncle eſt perſuadé.....

PAULINE.

Craignez ſur-tout de vous oublier avec lui : ſongez que notre ſort en dépend. (*Avec une grande effuſion.*) Mon cher Mélac...... dans le péril qui nous ménace, ah !.... vous m'aurez aſſez méritée, ſi vous réuſſiſſez à m'obtenir.

MELAC fils.

O mêlange inoui !....Non ! je ne puis comprendre.... N'importe, vous ſerez obéie. —— Je me contiendrai. —— Vous connaîtrez, Pauline, s'il eſt des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute.

(*Il lui baiſe la main, & ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MELAC pere, MELAC fils.

MELAC pere, *avec chagrin.*

NE me ſuivez pas, mon fils.

MELAC fils.

Eh! le puis-je, mon pere?

MELAC pere.

Je vous l'ordonne.

MELAC fils.

Vous abandonner dans un moment ſi fâcheux!

MELAC pere.

Votre douleur m'importune.... elle m'offenſe.

MELAC fils.

Je connais trop mon pere, pour ſoupçonner rien qui lui ſoit injurieux. Mais ſi votre bonté me laiſſait percer un myſtere....

MELAC pere.

Mon fils!

MELAC fils.

Refuſerez-vous de m'indiquer les moyens de vous ſervir? d'adoucir au moins vos peines?

MELAC pere.

Il eſt des devoirs dont ton âge & ta vivacité t'empêcheraient de ſentir toute l'obligation.

MELAC fils.

Vous m'avez appris à reſpecter tous ceux qui ſont ſacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils, ce ſont les vôtres.

MELAC pere, *avec bonté.*

Mon ami, tu commences ta carriere quand je finis la mienne; & l'on voit différemment. L'intérêt du paſſé touche peu les jeunes gens, ils ſacrifient beaucoup à l'eſpérance. Mais quand la vieilleſſe vient nous rider le viſage, & nous courber le corps, dégoûtés du préſent, effrayés ſur l'avenir, que reſte-t-il à l'homme? L'unique plaiſir d'être

content du passé. (*D'un ton plus ferme.*) J'ai fait ce que j'ai dû ; je vous défends de me presser davantage.

MELAC fils.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

MELAC pere.

Saint-Alban est généreux, il ne se déterminera pas légérement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MELAC fils.

Ah ! mon pere ! si c'est là l'esprit qui soutient votre courage, le mien m'abandonne entiérement. Saint-Alban est notre ennemi.

MELAC pere.

Ne faisons point injure ; mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MELAC fils, *vivement.*

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle, il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, & si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses....

MELAC pere.

Elle pourrait l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban ?....

MELAC fils.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

MELAC pere.

D'où naîtrait sa jalousie ? — Nuire à ses desseins ! Nous ! Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne missions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa niece, s'il avait la folie de s'y refuser ? Courez donc le tirer d'erreur, mon fils. —— Mais non : il convient que ce soit moi-même ; & ce soir....

(*Il fait un mouvement pour sortir.*)

MELAC fils, *se mettant devant lui.*

Ah ! mon pere, arrêtez.... Elle m'aime, elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant ?

MELAC pere, *surpris.*

Reçu sa foi !

MELAC fils.

Le premier usage que je ferais des droits qu'elle m'a donnés, serait de les transmettre à mon ennemi !

MELAC pere, *s'échauffant.*

Des droits ? Quel discours ? Quel délire !

MELAC fils.

La céder à Saint-Alban, me couvrirait de honte inutilement.

MELAC pere.

Mon fils....

MELAC fils.

Pauline outragée me mépriserait, ſans ratifier cet indigne traité.

MELAC pere, *en colere.*

Quoi donc, Monſieur ? Me croyez-vous déja ſi mépriſable ? Mon infortune a-t-elle éteint en vous le reſpect ? Vous ne m'écoutez plus....

MELAC fils.

Ah ! mon pere ! Ah ! Pauline !

MELAC pere.

Vous ſeriez-vous flatté qu'elle ſe donnerait à vous malgré ſon oncle ? vous la connoiſſez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues ſur vous : j'en ſuis certain. Quels ſont donc vos projets ?

MELAC fils.

Je ſuis au déſeſpoir.

SCENE II.

AURELLY, MELAC pere, MELAC fils.

AURELLY, *ſe met dans un fauteuil en s'eſſuyant le viſage, & dit :*

ME voilà revenu.

MELAC fils, *tremblant.*

Vous quittez Saint-Alban ; Monſieur ; n'avez-vous rien gagné ſur cet homme impitoyable ?

AURELLY, *bruſquement.*

Saint-Alban n'eſt point dur : c'eſt un homme juſte. Chargé par ſa Compagnie d'ordres preſſants, il trouve un vuide immenſe dans la caiſſe où il venait puiſer des reſſources : il m'a objecté mes principes, je ſuis reſté muet, il allait faire ſaiſir les papiers de Monſieur....

MELAC fils, *effrayé.*

Saiſir les papiers !

AURELLY.

A peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelqu'éclairciſſement ſur une aventure auſſi incroyable.

MELAC pere.

Il m'eſt affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun, mon ami.

AURELLY.

Je rougirais toute ma vie d'avoir été le vôtre, ſi vous étiez coupable d'une ſi baſſe infidélité.

MELAC pere.

Rougiſſez donc.... car je le ſuis.

AURELLY, *s'échauffant.*

Vous l'êtes !

MELAC fils.

Cela ne ſe peut pas.

AURELLY, *d'un ton plus doux.*

Avez-vous eu l'imprudence d'obliger quelqu'un avec ces fonds ? Parlez. — Au moins vous avez une reconnoiſſance, un titre, une excuſe qui permette à vos amis de s'employer pour vous ?

MELAC pere, *vivement.*

Je n'ai pas dit que j'euſſe prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MELAC fils, *tremblant.*

Hier encore je l'ai vu, mon pere.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, deſtinés à l'établiſſement de vote fils, où ſont-ils ?

MELAC pere.

Toutes les pertes du monde me toucheraient moins que l'impoſſibilité de juſtifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le ſilence avec moi ?

MELAC fils.

Mon pere....

MELAC pere.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami !.... je ne le ſuis plus.

MELAC fils.

Ah ! Monſieur !

AURELLY.

» Si c'était moi, » me diſait-il ce matin. — Ainſi donc, en défendant les mal-honnêtes gens c'était ta cauſe que tu plaidais ?

MELAC pere.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel ſang froid !.... Je mourrais de douleur, ſi rien de ſemblable....

MELAC pere, *vivement.*

Ami, je n'en ſuis que trop certain.

AURELLY.

Et tu ſoutiens mes reproches !

MELAC pere.

MELAC pere.

Plût au Ciel que j'eusse pu les éviter!

AURELLY.

En fuyant honteusement.

MELAC pere.

Moi fuir!

AURELLY.

Ne partiez-vous pas? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garants : mais, malheureux! n'avez-vous donc attendu, pour vous deshonorer, que le tems nécessaire pour apprendre à n'en point rougir?

MELAC fils, *pénétré.*

Ah! Monsieur!

MELAC pere, *avec dignité.*

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu se glorifiait?

AURELLY, *s'échauffant.*

Invoquer la vertu, lorsqu'on manque à l'honneur!

MELAC fils, *d'un ton sombre.*

Monsieur....

MELAC pere, *avec douceur.*

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

AURELLY, *avec feu.*

Les voilà donc, ces Philosophes! ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues!....

MELAC fils, *plus fort.*

Monsieur Aurelly!....

AURELLY.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent; & ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais!...

MELAC fils, *s'échauffant.*

Monsieur Aurelly!....

AURELLY, *plus vîte.*

Comment un principe d'honnêteté les arrêterait-il, eux, qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes!

MELAC pere, *avec douleur.*

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même....

AURELLY, *en fureur.*

Un honnête-homme qui s'est trompé, ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

MELAC pere.

Il est des momens, où, forcé de se taire, il doit se contenter du témoignage de son cœur.

AURELLY, *hors de lui.*

Le témoignage de son cœur! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées!

MELAC pere, *emporté par la chaleur d'Aurelly.*

Eh bien! injuste ami.... (*à part.*) Ah! Dieux! qu'allais-je faire!

AURELLY.

Tu voulais parler.

MELAC pere, *avec chagrin.*

Je ne répondrai plus.

(*Il va s'asseoir.*)

AURELLY, *indigné.*

Va! tu me fais bien du mal; tu me rends à jamais soupçonneux, méfiant & dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MELAC fils, *en colere.*

Finissez, Monsieur.

AURELLY.

Je dirai: ce masque imposteur m'a séduit trop long-tems; & je fuirai cet homme.

MELAC fils.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant! De quel droit osez-vous le prendre avec mon pere?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme? celui que toute ame honnête a sur un coupable.

MELAC fils.

L'est-il à votre égard?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même.

MELAC, fils, *outré.*

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesure avec vous...

MELAC, pere, *se levant.*

Quel emportement, mon fils! il a raison; & si j'avais à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme..... Laissez-nous.

SCENE III.

AURELLY, PAULINE, MELAC fils, MELAC pere.

PAULINE.

Un instant a détruit le bonheur & la paix de notre maison! —— Ah! mon oncle!

AURELLY.

Tu me vois entre la conduite du pere qui m'indigne, & la présomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui ! .... vous, Mélac !

MELAC fils, *tremblant.*

Il outrage mon pere sans ménagement. J'ai long-temps souffert....

PAULINE, *bas.*

Imprudent !

MELAC fils.

Pauline !

MELAC pere, *à son fils.*

Sortez ; je vous l'ordonne.

MELAC fils, *furieux.*

Oui, je sors. (*à part.*) Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté.....

PAULINE, *avec effroi.*

Il vá se perdre.

MELAC pere, *saisit le bras de son fils.*

Qu'avez-vous dit ?

MELAC fils, *hors de lui.*

J'ai dit ... (*Il se retient pour cacher son projet.*) que je ne vis jamais tant de cruauté.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

AURELLY, PAULINE, MELAC pere.

PAULINE, *le regardant aller avec effroi.*

CIel ! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obstine au silence ; & je ne puis rien découvrir.

PAULINE, *à Mélac pere.*

Ah ! mon bon ami ! pourquoi craignez-vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle ? Il vous aime de si bonne foi !

AURELLY, *indigné*

Moi ! je l'aime ?

PAULINE, *avec ardeur.*

Oui, vous l'aimez : ne vous en défendez pas.

AURELLY, *douloureusement.*

Eh bien ! oui, je l'aime, & c'est ma honte ; mais je ne l'estime plus, voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avais de lui. La perte entiere de ma fortune m'eût été moins sensible.

MELAC pere, *attendri.*

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colere me pénetre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons...

AURELLY.

En est-il contre mes instances ? Parle, malheureux. Coupable ou non, si je puis te servir....

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MELAC pere, *pénétré.*

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable ; je le deviendrais, si je restais ici plus long-temps. La moindre indiscrétion... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous ? Croyez que, pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même.

(*Il sort.*)

SCENE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

JE sens qu'il dit vrai.

AURELLY, *encore échauffé.*

Quel argument ! & les frippons aussi se plaisent avec les honnêtes gens ; car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (*Plus doux.*) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fonds de l'ame.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. ——— Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité.

PAULINE.

Avec un homme du caractere de Monsieur de Mélac, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelqu'usage qu'il ait fait de ces fonds, il est inexcusable... Et partir !

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime apparent est peut-être, en lui, le dernier effort d'une vertu sublime. (*D'un ton moins assuré.*) Et son malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compassion ? A quelle extrêmité l'amour de son pere vient de le porter contre vous, qu'il chérit si parfaitement !

AURELLY.

Il est vif; mais son cœur est honnête. Eh ! ma Pauline ! ce que je regrette le plus, est de n'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, *à part.*

Qu'entends-je ! (*Haut.*) Ah, Monsieur ! n'abandonnez par votre ami : soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta foiblesse diminue la honte que j'avais de la mienne. Tu me presses de le servir.... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

PAULINE.

Il la refuse ?

AURELLY.

Il m'a montré des ordres si formels !.... Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

PAULINE, *d'un ton insinuant.*

N'y a-t'il donc aucun moyen de la faire, cette somme ?

AURELLY.

Cinq cents mille francs ! A la veille du paiement ? Crois, mon enfant, que, sans le fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvait fondre au besoin.

AURELLY.

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cents mille francs, chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez Monsieur de Préfort... Et ne sont-ils pas bons ?

AURELLY.

Excellents, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas : il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt...... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, *avec chaleur.*

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux ? La seule chose peut-être sur laquelle il ne puisse y avoir de composition, c'est un dépôt. De l'argent prété, on l'a reçu pour s'en servir; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi; mais un dépôt...... Il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si on parloit à celui de qui vous le tenez?

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette.... immense. Il les destine à réparer, s'il peut, des torts!..... Mais tu m'accuserais de dureté...... Tu veux le voir : parle-lui, j'y consens : il est prêt à t'entendre; & cet homme.... c'est moi.

PAULINE, *avec joie.*

Ah ! je respire. Nos amis seront sauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être juste.

PAULINE.

Qui oserait vous taxer de ne pas l'être?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Ecoute, & juge moi.... Je fus jeune & sensible autrefois. La fille d'un Gentilhomme (peu riche à la vérité) m'avait permis de l'obtenir de ses parents. Ma demande fut rejettée avec dedain. Dans le désespoir où ce refus nous mit, nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine, loin de le confirmer, renferma cette malheureuse victime, & l'accabla de tant de mauvais traitements, qu'elle perdit la vie, en la donnant à une fille.... que les cruels déroberent à tous les yeux.

PAULINE.

Cela est bien inhumain !

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mere : je les pleurai long-temps. Enfin j'épousai la Niece du vieux Chardin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hazard me fit découvrir que ma fille était vivante. Je me donnai des soins. Je la retirai secrétement; &, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les ans, sur ma dépense, une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré ?

PAULINE.

Non ; ... il n'en eſt pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent ?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac ! Mais vous êtes attendri : je le ſuis moi-même. Pourquoi donc cette infortunée m'eſt-elle inconnue ? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être & dun état qui lui ſont refuſés ?

AURELLY,

Tu connais le préjugé. Ma Niece eſt honorablement chez moi : ma fille ne pouvait y demeurer ſans ſcandale ; & celui qui a manqué à ſes mœurs, n'en eſt pas moins tenu de reſpecter celles des autres.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je brûle de m'acquitter envers elle, de tout ce que je vous dois ; allons la trouver. Faiſons-lui part de nos peines. Elle eſt votre fille ; peut-elle n'être pas compatiſſante & généreuſe ?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline ? Tout ſon bien ! le ſeul dédommagement de ſon infortune, tu veux le lui arracher !

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle ſe doit la préférence.

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en ſa place.... Une telle propoſition...

PAULINE,

Ah ! comme j'y répondrais !

AURELLY.

Si elle nous refuſe ?

PAULINE

Nous ne l'en aimerons pas moins ; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges ?

PAULINE, *vivement.*

Mille, mille raiſons me font un devoir de la connoître.

AURELLY, *d'une voix étouffée.*

Ah ! ma Pauline !

PAULINE,

Qu'avez-vous.

AURELLY.

Ta ſenſibilité m'ouvre l'ame ; & mon ſecret...

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret..... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle....

AURELLY.

Ton oncle!

PAULINE.

Quels soupçons!

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

O précieux enfant!

PAULINE.

Achevez.

AURELLY, *lui tend les bras.*

Tu es cette fille chérie.

PAULINE, *s'y jette à corps perdu.*

Mon pere!

AURELLY, *la soutient.*

Ma fille! ma fille! la premiere fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement!

PAULINE, *veut se mettre à genoux.*

Ah! mon pere!

AURELLY, *la retient.*

Mon enfant,.... console-moi: dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naissance. Combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel!

PAULINE, *avec un grand trouble.*

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un pere si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien! ma Pauline! ma chere Pauline! (car ta mere que j'ai tant aimée, se nommait ainsi,) ordonne, exige. Tu m'as arraché mon secret: mais pouvais-je disposer de ton bien, sans ton aveu?

PAULINE.

C'est le vôtre, mon pere. Ah! s'il m'appartenait!...

AURELLY.

Il est à toi: plus des deux tiers est le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, *vivement.*

Peut-elle être douteuse! Mon pere, allez, prenez ce bien; offrez

offrez ces effets à Saint-Alban; qu'ils servent à le désarmer, à sauver nos amis.

AURELLY.

Que te restera-t-il?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel que vous êtes!

AURELLY *la serre contre son sein.*

Mon cœur est plein: le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette conversation m'a jetté.

PAULINE, *avec un sentiment profond.*

Ah! Mélac!.... Que je suis heureuse!....

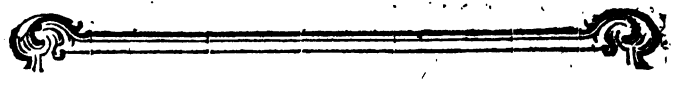
(Elle sort.)

SCENE VI.

AURELLY, *seul.*

JE suis tout ému. Quel prix la reconnoissance de cette enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation!... Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas, toute misérable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite plus, je me le dois... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans..... pour son fils, qui est un bon sujet... Le plus pressé maintenant, c'est de voir le Fermier Général. (*Il soupire.*) Non, je ne regrette pas l'argent; mais c'est qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, *seul.*

» IMbécille ! benêt ! Fais par-ci, va-t-en là. Qu'on ferme » ma porte pour tout le monde. Laisse entrer Monsieur » Saint-Alban ». Mille ordres à la fois ! comme si on était un Sorcier pour retenir tout ça !.... Parce qu'ils sont en querelle, il faut qu'un pauvre Domestique.... Euh ! que je voudrais bien !... Je voudrais que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre. Les Maîtres seroient bien attrapés !... Oui ! & mes gages, qui est-ce qui me les paieroit ?

SCENE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

MOnsieur Aurelly est-il au logis, André ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, pour personne ; mais ce n'est pas pour Monsieur que je dis ça : Il faut que vous entriez, vous. Il va descendre ; Monsieur veut-il que je l'aille avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non ; il peut être occupé ; j'attendrai. (*Il se promene, & dit à lui-même* :) Le devoir me presse d'agir... l'amour me retient... la jalousie.... Non ! jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeraient-ils ? La douleur qu'elle a laissé voir ce matin était trop vive ! ... André ?

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle ?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ce garçon est naïf ; faisons-le jaser. —— (*Haut en s'asseyant.*) Mon cher André ?

ANDRÉ.

Monfieur eft plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où eft ta jeune Maîtreffe ?

ANDRÉ.

Ah ! Monfieur ! On était fi gai les autres voyages, quand vous arriviez ! ce n'eft pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde..... Mamefelle pleure, pleure, pleure ! & notre Maître !.. On a fervi le dîner : Monfieur de Mélac, fon fils, perfonne ne s'eft mis à table : ni Monfieur, non plus... ni Mamefelle, non plus.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Ni Mademoifelle non plus ! pleurer ! ne rien prendre ! il y a plus que de l'amitié ; la reconnoiffance ne va pas fi loin.

ANDRÉ.

Moi, je fuis fi trifte, qu'en vérité, hors mes repas, tout eft refté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais dis-moi, André ; eft-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier ?

ANDRÉ.

Oh ! que oui, très-fouvent : bien des gens de Lyon l'ont demandée ; mais bernique, pas pour un diantre, notre Maître s'y entête.

SAINT-ALBAN.

Et ces refus paroiffent-ils la contrarier ? l'affliger ?

ANDRÉ.

Elle ? ah ! vous la connoiffez bien ! un mari ? elle s'en foucie... comme moi ; pourvu qu'elle foit obligeante à ravir, qu'elle veille fur toute la maifon, qu'elle épargne le bien de fon oncle, & qu'elle donne tout fon chétif avoir aux pauvres gens, elle eft gaie comme un pinçon.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Quel éloge ! dans une bouche mal-adroite ! il m'enflamme ! (*Il tire fa bourfe.*) Tiens, ami, prends ceci, & dis moi encore....

ANDRÉ.

Un louis ! Oh ! mais... fi ce que Monfieur voudrait favoir était un mal !...

SAINT-ALBAN.

Non ; c'eft ton honnêteté que je récompenfe. Nous raifonnons... entre tous les gens qui ont des vues fur la Demoifelle, j'aurais penfé que le jeune Mélac...

ANDRÉ.

Eh bien ! Monfieur me croira s'il voudra ; mais cette

idée-là m'est auſſi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça ferait un bien gentil ménage ?

SAINT-ALBAN, *avec chagrin.*

Elle, & lui ?

ANDRÉ.

Ah ! c'est qu'elle est ſi joliment tournée à ſon humeur ! & c'eſt qu'il l'aime ! il l'aime !

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Il l'aime !... Pourquoi m'en troubler ? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimerait pas !

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

SAINT-ALBAN.

Et.... crois-tu que ta jeune Maîtreſſe lui accorde du retour ?

ANDRÉ, *cherchant à comprendre.*

Du retour ?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, *riant niaiſement.*

Ah ! ah ! ah ! je vois bien à peu-près ce que Monſieur veut dire.... Mais tenez, il ne faut pas mentir ; en conſcience, tout ce que je ſais, c'eſt que je ſais bien que je n'en ſais rien.

SAINT-ALBAN, *à lui-même*

S'il en était préféré ; dans l'intimité où vivent leurs parents, aurait-on manqué de les unir ?

ANDRÉ.

Ils ne ſont pas déſunis pour ça : Quoiqu'elle gronde toujours, il ne ſauroit être une heure ſans venir faire le patelin autour d'elle ; &, quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content !...

SAINT-ALBAN.

C'eſt aſſez, ami. (*A lui-même.*) Sans doute ils attendaient cette ſurvivance pour conclure..... & moi, je l'apporte ! Je forge l'obſtacle que je redoute ! ah ! ma jalouſie s'en irrite... Qu'on eſt près d'être injuſte quand on eſt amoureux !

ANDRÉ, *à part.*

Il faut que ces grands génies aient bien de l'eſprit, de pouvoir penſer comme ça tout ſeuls à quelque choſe. J'ai beau faire, moi ; dès que je veux ſonger à penſer, je m'embrouille, & l'envie de dormir me prend tout de ſuite.

[*Il ſort, voyant entrer ſon Maître.*]

SCENE III.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

AURELLY.

AH! Monſieur, pardon; vous m'avez prévenu, j'allais paſſer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'eſt impoſſible de différer plus long-temps. Cette journée preſque entiere, accordée à vos inſtances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds?

AURELLY.

J'en fais bon pour Mélac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cents mille francs?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reſte à moi; le tout en un mandat ſur mon Correſpondant de Paris, payable à votre arrivée.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Le mariage eſt certain, on ne fait pas de tels ſacrifices... *Haut.* J'admire votre générosité. Je recevrai la ſomme que vous offrez; mais...... Je ne puis me diſpenſer de rendre compte.....

AURELLY.

Quelle néceſſité?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Mélac, ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'eſt rendu coupable.

AURELLY.

Lorſqu'on ne vous fait rien perdre?

SAINT-ALBAN.

La même choſe peut arriver encore, & vous ne ſerez pas toujours d'humeur....

AURELLY.

En ce cas, Monſieur.... je reprends ma parole: c'eſt ſon honneur ſeul qui me touche; &, ſi je ne le ſauve pas en acquittant ſa dette, il eſt inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous désapprouvez ma conduite ?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac soit coupable de mauvaise foi, ou seulement d'imprudence ; en rejettant mes conditions, vous risquez....

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejette pas, mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

SAINT-ALBAN.

Vous voulez sa grace entiere ?

AURELLY.

Sans restriction.

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous ?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur ?

AURELLY.

Il y aurait encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de la Compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grace à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrais coupable, si je lui confiais plus long-temps une recette....

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place !

SAINT-ALBAN.

La lui laisseriez-vous ?

AURELLY.

Ah ! Monsieur, je vous prie....

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment ?

SAINT-ALBAN.

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller. (*Aurelly baisse la tête sans répondre.*) J'espere que vous distinguerez ce que je puis accorder, & ce que le devoir m'interdit. J'accepte l'argent ; je me tairai ; mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son Emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'eſt pas digne de le garder ; mais ſon fils ? cette ſurvivance ? tant de démarches pour l'obtenir ?....

SAINT-ALBAN.

Son fils ! qui nous en répondrait !

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'eſt beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'aſſurer de lui.

SAINT-ALBAN, *rêvant.*

J'avoue que.... je.... je n'ai point d'objection perſonnelle contre le jeune homme : &, dans le deſſein où je ſuis de vous demander une grace pour moi-même....

AURELLY.

Je pourrais vous obliger ?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance.

AURELLY, *vivement.*

Tenez-moi pour deshonoré, ſi je vous refuſe.

SAINT-ALBAN.

Puiſque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connoiſſez ma fortune, mes mœurs ; vous avez une niece adorable ; elle m'a charmé ; je l'aime, & je vous demande ſa main, comme la plus précieuſe faveur....

AURELLY, *ſtupefait.*

Vous me demandez.... ma Pauline ?

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagemens ?

AURELLY, *embarraſſé.*

En vérité, ce n'eſt pas cela ; mais ſi vous la connoiſſiez mieux....

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudiée que vous ne penſez.

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Sur un mérite comme le ſien, c'eſt une différence imperceptible.

AURELLY, *à part.*

Comment ſortir de ce nouvel embarras !

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne ſerais point rejetté.

AURELLY.

Monſieur !.... vous n'étes pas fait pour l'être.....

SAINT-ALBAN.

Et cependant....

AURELLY, *embarrassé.*

Soyez certain qu'elle est trop honorée de votre recherche, & que l'obstacle ne viendra pas de ma part. Mais....

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez?

AURELLY.

Croyez que.... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne ma niece.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, Monsieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac?

SAINT-ALBAN.

Ce soir, nous en terminerons deux à la fois.

SCENE IV.

AURELLY, *seul.*

IL sort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, & comme on est ballotté!.... Le pere & le fils sont perdus, s'il se croit refusé.... Et comment oser l'accepter? —— L'argent! l'argent les sauvera-t-il encore? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire.... & demandez-moi pourquoi tout ce désordre? Parce qu'un misérable homme, qu'il ne faudrait jamais regarder, si l'on faisait son devoir, oublie le sien, & pour un vil intérêt....

SCENE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY *continue.*

D'Où sortez-vous donc, Dabins? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.

SCENE VI.

MELAC pere, DABINS, AURELLY.

AURELLY, *appercevant M. de Mélac.*

AH! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller, que de se mettre en colere.

SCENE VII.

DABINS, MELAC pere.

MELAC pere, *le regardant aller.*

O Respectable ami ! (*A Dabins.*) Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, Monsieur Dabins ?

DABINS.

Monsieur, c'est avec douleur que je le dis : il n'est plus temps de se taire, il faut tout déclarer.

MELAC pere, *échauffé.*

Qu'est-ce à dire ? tout déclarer !

DABINS.

L'affaire est sur le point d'éclater : les apparences vous accusent.

MELAC pere.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

DABINS.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens ? à l'injure ? aux clameurs ?

MELAC pere.

Rien : le silence, & la fermeté que donne l'estime de soi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami sont suffisans.... on prendra des mesures....

MELAC pere, *impatient.*

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, *du même ton.*

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même.... Non, je ne puis souffrir....

MÉLAC pere, *violemment.*

Monſieur Dabins, ſouvenez-vous que votre pere mourant, ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaiſance : ſouvenez-vous que je vous ai élevé; que je vous ai placé chez Aurelly : que mon eſtime ſeule vous a valu ſa confiance; voulez-vous la perdre, cette eſtime ? & le premier devoir de l'honnête-homme, n'eſt-il pas de garder le ſecret confié ?

DABINS.

Eh, Monſieur ! quand la diſcrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir....

MELAC pere.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts ? — Mais je m'échauffe, & deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce commun effroi ? De peſer les riſques de chacun, & d'écarter le plus preſſant ?

DABINS.

Oui, Monſieur.

MELAC pere.

Si je me préfere à mon ami, quel ſera ſon ſort ? la confiance publique dont un Négociant eſt honoré, ne ſouffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puiſſe alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit, eſt porté; c'eſt un mal ſans remede; &, pour Aurelly, c'eſt la mort.

DABINS

Il y a tout lieu de le craindre.

MELAC pere.

Si je me tais, un ſoupçon tient, il eſt vrai, mon honneur en ſouffrance : mais, à l'aveu d'un ſervice que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il eſt même douteux qu'on m'en faſſe un reproche. Ayant donc à choiſir, entre ſa perte inévitable; & le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris conſeil d'une aveugle amitié, qui pût deshonorer mon jugement ? Non, Monſieur, j'ai prononcé, comme un tiers l'aurait fait, en préférant, non ce qui me convient; mais ce qui convient aux circonſtances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu ?

DABINS.

Monſieur, je me tairai; mais, pour l'exemple des hommes, il faudrait bien que de pareils traits....

MELAC pere.

Laiſſons la maxime & l'éloge aux oiſifs. Faiſons notre devoir : le plaiſir de l'avoir rempli, eſt le ſeul prix vraiment digne de l'action. — Que fait mon fils ? J'en ſuis inquiet; l'avez-vous vu ?

DABINS.

Ah ! c'eſt pour lui, ſur-tout, que je vous preſſe; il a

répandu devant moi des larmes si ameres, & m'a quitté avec une impatience, un sentiment si douloureux !.... Mais quel danger de vous confier à lui ? encouragé par votre exemple, il se calmerait, il vous consolerait.

MELAC pere.

Me consoler ! Mon ami, l'expérience de toute ma vie m'a montré que le courage d'enfermer ses peines augmente la force de les repousser ; je me sens déja plus foible avec vous que dans la solitude. Eh ! quel secours tirerais-je de mon fils ? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme ; &, si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrais-je cette ame neuve & passionnée ?....

SCENE VIII.

MELAC pere, DABINS, MÉLAC fils, *plongé dans une noire rêverie.*

MELAC pere.

LE voici. Vous l'avez bien dépeint.

(*Ils se retirent au fond du Sallon.*)

DABINS.

Eh ! parlez-lui, Monsieur.

MÉLAC pere.

Sauvons nous d'un attendrissement.

SCENE IX.

MELAC fils, *seul.*

(*Il marche lentement, d'un air absorbé, & s'échauffe par degrés en parlant.*)

AH ! cet odieux Saint-Alban ! je l'ai cherché par-tout sans le rencontrer.... Le deshonneur de mon pere est-il déja public ? On s'éloigne.... on me fuit.... Je perds, en un instant, la fortune, l'honneur, toutes mes espérances.... & Pauline... Pauline !.... Elle m'évite à présent.... La générosité est un accès.... la chaleur d'un moment.... Mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

SCENE X.

PAULINE, MÉLAC fils.

[*Pauline a entendu les dernieres phrases de son Amant : elle voit sa douleur, & s'approche avec une vive émotion.*]

MÉLAC fils *l'apperçoit, & continue.*

QU'UNE stérile compassion ne vous ramene pas, Mademoiselle. Je sais que je vous ai perdue. Je connais toute l'horreur de mon sort. Laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel !...

MÉLAC fils.

Vos consolations ne pourroient que l'irriter.

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste & dur ! La crainte qu'on ne pense mal de vous, vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déja fait manquer à mon oncle.....

MÉLAC fils, *avec feu.*

Il insultait mon pere. Avec quelle cruauté il lui développait tout ce que notre situation a d'odieux ! s'il n'eût pas été votre oncle....

PAULINE.

Ingrat ! à l'instant où vous allez tout lui devoir ; pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban.

MÉLAC fils, *avec joie.*

Que dites-vous ? Il nous sauve l'honneur ?

PAULINE.

Il va plus loin.... son cœur, qui vous chérit....

MELAC fils, *vivement.*

Achevez, Pauline, achevez : ne craignez pas de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa niece ?

PAULINE, *timidement.*

Ah ! Mélac..... ne parlez plus de sa malheureuse niece.

MELAC fils.

Comment ?

PAULINE.

Sa fille...

MELAC fils.

Sa fille !

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connaît, qui vous aime, offre à votre pere cent mille écus qu'elle tient des dons & des épargnes du sien...

MÉLAC fils, *avec indignation.*

Au prix de m'épouser! ... Nous n'étions pas assez avilis; il nous manquait cet opprobre.

PAULINE, *pleurant.*

J'ai bien prévu que votre ame orgueilleuse rejetterait un pareil bienfait.

MÉLAC fils, *furieux.*

Il me fait horreur. Le service, & celui qui l'offre, & celle qui le rend, je les déteste tous... C'était donc pour cela qu'il éloignait toute idée de notre union? Il me gardait cette honte: il me méprisait, même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais je lui jure à vos pieds, Pauline, fût-elle cent fois plus généreuse, la fille sans nom, sans état, & désavouée de ses parents, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connaissez mal; elle n'a eu en vue que votre pere.

MELAC fils.

Mon pere! Faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre?... Vous pleurez, ma chere Pauline? Craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement?

PAULINE, *outrée.*

Non, je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt & le mien. Cette infortunée, que vous insultez avec tant d'inhumanité....

MÉLAC fils, *effrayé.*

Cette infortunée?

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MÉLAC fils.

Vous?

PAULINE, *tombant sur un siege.*

J'avais le cœur percé de cette nouvelle, & vous avez achevé de le déchirer.

MÉLAC fils, *à ses pieds.*

O douleur!..... Pauline! ne me tendiez-vous ce piege que pour me rendre aussi coupable?

PAULINE.

Laissez-moi.

MÉLAC fils.

Pourquoi ne pas m'apprendre?....

PAULINE.

L'avez-vous permis ! Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur, il n'est plus tems de désavouer vos sentimens.

MELAC fils, *se releve furieux.*

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur, qui fût votre ouvrage ? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir, que vous avez causé vous-même ? Je voyais les puissants ressorts qu'on faisait agir contre nous. Je disais, je la perds. Je m'armais, à vos yeux, de toute la force dont je prévoyais avoir besoin. Suis-je donc un dénaturé ! un monstre ! Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures, un mal qu'elles ne purent empêcher ?

PAULINE, *pleurant.*

Non, non.

MÉLAC fils, *plus vîte.*

La faute de leurs parents leur ôte-t-elle une qualité ? une seule vertu ? au contraire, Pauline, & vous en êtes la preuve : il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés, par un mérite plus essentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en est pas moins respectable.

MÉLAC fils, *avec chaleur.*

Il est injuste ; & je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds.

PAULINE.

Il subsistera dans les autres.

MELAC fils.

Mon bonheur dépend de vous seule.

PAULINE.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé de personne.

MELAC fils.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MELAC fils.

Il me sera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah ! soyez plus juste envers vous ; tout ce qui ne dépend pas du caprice des hommes, vous l'avez avec profusion ; &, si mon amour pouvoit augmenter, cette injure du sort l'accroîtrait encore.

PAULINE, *avec dignité.*

Mélac, une femme doit avoir droit au respect de son mari. Je rougirais devant le mien.... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre pere le sacrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde est l'asyle qui me convient ; heureuse si votre souvenir n'y trouble pas mes jours ! (*Elle se leve.*)

MELAC fils, *au désespoir.*

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ? Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline, renoncez à cet odieux projet, ou je ne réponds plus.... Jour à jamais détestable !... Je sens un désordre.... Ah ! j'en perdrai la vie....

(Il se jette sur un siege.)

PAULINE.

Il m'effraie ! je ne puis le quitter. Mélac, mon ami, mon frere.

MELAC fils, *avec égarement.*

Moi, votre ami ! moi, votre frere ! Non, je ne vous suis rien. Allez, cruelle, vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné, que vous avez enfoncé dans mon cœur, n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piege affreux ! & me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir ! ah ! cela est d'une cruauté !...

PAULINE.

Ecoutez-moi, Mélac.

MELAC fils.

Je ne vous écoute plus. Vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, *avec un grand trouble.*

Eh bien ! mon cher Mélac, je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche, plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas : mais, au nom de ton pere, sors de cet égarement qui me tue.

MELAC fils, *se levant.*

Vous voyez bien, Pauline, ce que vous me promettez.... vous le voyez bien. Si jamais vous rappellez..... si jamais..... *(Il tombe à ses genoux avec ardeur.)* Jurez-moi que vous oublierez les blasphêmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous. Jurez-le moi.

PAULINE.

Puisses-tu les oublier toi-même.

MELAC fils.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre, ingrat ! il n'a pas cessé d'être à toi.

MELAC fils, *se relevant.*

Eh bien ! pardon. Je suis indigne de toute grace ; &, si j'ai l'audace de la solliciter....

SCENE XI.

AURELLY, PAULINE, MELAC, fils.

PAULINE, *à Mélac, avec effroi.*

VOICI mon pere.

MELAC fils, *va au devant d'Aurelly.*

Ah! Monsieur! si le plus amer repentir pouvait effacer de coupables emportements! si le plus vif regret de vous avoir offensé....

AURELLY.

Offensé! Non, mon ami; j'ai moins vu ta colere, que l'honnête sentiment qui la rachetait. Ton respect filial m'a touché. —— Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MELAC fils.

Je connais les effets de votre amitié, & ma reconnaissance....

AURELLY.

Elle me plaît: mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté, tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres?

MELAC fils.

Qui donc a suspendu?....

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Saint-Alban, il accepte le paiement; mais il n'en allait pas moins écrire à sa Compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout était perdu.

MELAC fils.

Le cruel!

AURELLY.

Grands débats. Il paraît se rendre. Je crois tout fini: je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot: dans l'excès de ma joie, j'y engage mon honneur. (*A Pauline.*) Ecoute la conclusion.

MELAC fils, *à part.*

Je tremble.

AURELLY.

» Vous avez une niece charmante; je l'aime, je l'adore;
» & je vous demande sa main....

PAULINE.

Juste Ciel!

MELAC

MELAC fils, *à part.*

Je l'avais prévu.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal. Il eſt irréparable.

AURELLY, *bas, à Pauline.*

Non; mais lorſqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, ſans te conſulter, aller lui confier le ſecret de ta naiſſance. Je viens, exprès pour cela; que lui dirai-je?

PAULINE, *d'un ton réfléchi.*

Croyez-vous qu'il traitât rigoureuſement Monſieur de Mélac, s'il était refuſé?

AURELLY.

Refuſé! De quel droit le ſommerais-je de ſa parole, en manquant à la mienne? C'eſt bien alors que tout ſerait perdu... Mais que faire? il veut tout terminer à la fois, il attend ma réponſe.

PAULINE *regarde Mélac, & dit en ſoupirant:*

Permettez qu'il la reçoive de moi. —— Qu'il vienne.

MELAC fils, *à part, avec effroi.*

Qu'il vienne!

PAULINE.

Il eſt important que je lui parle.

AURELLY.

Il ſera ici dans un moment. Mon enfant, je connais tes principes, diſpoſe de toi-même à ton gré: je ne puis mettre en des plus ſûres mains des intérêts ſi chers à mon cœur.

SCENE XII.

PAULINE, MÉLAC fils.

MELAC fils, *tremblant.*

Mademoiselle!...

PAULINE.

Vous voyez que le danger de votre pere eſt preſſant: quel intérêt oſerait ſe montrer auprès de celui-là?

MELAC fils.

Ah! mon pere! mon pere! .... [*En héſitant.*] Ainſi vous rappellez Saint-Alban?

PAULINE.

Il eſt indiſpenſable que je le voie, conſentez-y, Mélac, il le faut; ..... il faut me rendre ma parole.

MELAC fils, *avec une colere renfermée.*

Non, vous pouvez me trahir ; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, *tendrement.*

Te le demanderais-je, ingrat, si j'avais dessein d'en abuser ! —— Qui vous dit que je veuille l'épouser ?

MELAC fils.

Serez-vous la maîtresse de vos refus ?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon ame. Ah ! j'avais des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la votre.

MELAC fils.

Pauline !

PAULINE.

Pense à ton pere, à ton pere respectable, & tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devais me donner.

MELAC fils, *étouffé par la douleur.*

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne. Il faut sauver mon pere.... aux dépens de mes jours......Ah ! Pauline.

PAULINE.

Ah ! Mélac !

(*Ils sortent chacun de leur côté.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *seule, tenant un billet à la main.*

(*Elle paraît dans une grande agitation ; elle se promene, s'assied, se leve, & dit :*)

VOICI l'instant qui doit décider de notre sort. (*Elle lit.*) Il attend mes ordres, dit-il... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante !...... Pourquoi trembler ? l'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. —— Ah !...

je pleure, & je me soutiens à peine...... Mon état ne ne se conçoit pas.... S'il me surprenait à pleurer.... *Elle s'assied.*) Eh bien, qu'il me voie! ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de foiblesse!

SCENE II.

ANDRÉ, PAULINE.

ANDRÉ, *annonçant.*

MOnsieur Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André.

(*Elle essuie ses yeux, se promene, se regarde dans une glace; & soupire.*)

ANDRÉ.

Mais, Mamesell e, Monsieur Saint-Alban.

PAULINE, *avec impatience.*

Répétez encore.

ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle: oh! il a un habit.....

PAULINE, *à elle-même.*

C'est en vain. Il m'est impossible.... (*S'asseyant.*) Faites entrer.

SCENE III.

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN, *en habit de ville, entre d'un air mal-assuré; il reste assez loin derriere Pauline.*

JE me rends à vos ordres, Mademoiselle.

PAULINE, *se leve, & salue.* (*A part.*)

A mes ordres!

(*Sa respiration se précipite, & l'empêche de parler. Elle lui montre un siege, en l'invitant du geste à s'y réposer.*)

SAINT-ALBAN, *s'approche, la regarde, & après un assez long silence.*

Ma vue paraît vous causer quelque altération. Et cependant, Monsieur Aurelly vient de m'assurer....

André avance un siege à Saint-Alban.

PAULINE, *avec peine d'abord, & prenant du courage par degrés.*

Oui.... c'eſt moi qui l'en ai prié. —— Aſſeyez-vous, Monſieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos intentions rendent confuſe & malheureuſe. (*Elle s'aſſied.*)

André ſort.

SCENE IV.

SAINT-ALBAN, PAULINE.

SAINT-ALBAN.

MAlheureuſe ! à Dieu ne plaiſe, que je vouluſſe vous obtenir à ce prix !

PAULINE.

Cependant vous abuſez de la reconnoiſſance que je dois à Monſieur de Mélac, pour exiger ma main....

SAINT-ALBAN, *s'aſſied.*

Faites-moi la grace de vous ſouvenir que mon amour n'a pas attendu cet événement pour ſe déclarer. Vous ſavez, ſi j'ai ſouhaité vous devoir à vous-même, & commencer ma recherche par acquérir votre eſtime....

PAULINE.

Que vous comptez pour aſſez peu de choſe.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverais mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, Monſieur. Si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigoureux à votre Compagnie, puis-je eſtimer un homme qui ne paroit ſe ſouvenir de ſes devoirs que pour les ſacrifier au premier goût qu'il veut ſatisfaire ? Et, ſi vous avez feint ſeulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici, que penſer de celui qui ſe joue de l'infortune des autres, & fait dépendre l'honneur d'une famille reſpectable, du caprice de l'amour, & des refus d'une jeune fille ?

SAINT-ALBAN, *un peu deconcerté.*

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs. Mais, en ſuppoſant que le deſir de vous plaire eût été capable de m'égarer.... je l'avouerai, Mademoiſelle, je n'en attendais pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier! vous l'avez reçu de vous-même, lorſque vous avez mis vôtre ſilence à prix.

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Mon ſilence! Quelque importance qu'on y attache, il eſt promis ſans condition; & c'eſt ſans craindre pour vos amis que vous êtes libre de me percer le cœur, en refuſant ma main.

PAULINE, *fermement.*

Peut-être avez vous cru que j'avois quelque fortune, ou que mon oncle ſuppléerait....

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Pardon, ſi j'interromps encore; je me ſuis déclaré ſur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous: c'eſt vous ſeule que je deſire.

PAULINE.

Votre généroſité, Monſieur, excite la mienne; car il y en a, ſans doute, à vous avouer (quand je pourrais le taire) un motif de refus, plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre pere m'a tout dit. (*Pauline paroît extrêmement ſurpriſe.*) Je vous admire, & voici ma réponſe. Je ſuis indépendant: l'amour vous deſtina ma main, la réfléxion en confirme le don, ſi votre cœur eſt auſſi libre que le mien vous eſt engagé; mais, ſur ce point ſeulement, j'oſe exiger la plus grande franchiſe.

PAULINE.

Vous agiſſez ſi noblement, que le moindre détour ſerait un crime envers vous: ſachez donc mon ſecret le plus penible. (*Ils ſe levent, Pauline ſoupire, & baiſſe les yeux*) Toute ma jeuneſſe paſſée avec Mélac, la même éducation reçue enſemble, une conformité de principes, de talents, de goûts, peut-être d'infortunes....

SAINT-ALBAN, *péniblement.*

Vous l'aimez?

PAULINE.

C'eſt le dernier aveu que vous devait ma reconnoiſſance.

SAINT-ALBAN.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu?

PAULINE.

J'ai beaucoup compté ſur elle.

SCENE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE, MELAC fils, *paraît dans le fonds.*

SAINT-ALBAN.

JE vois ce que vous espérez de moi.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le malheur. Mélac avoit mon cœur & ma parole ; mais lorsque mon pere nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grace du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son pere.

SAINT-ALBAN, *lentement.*

Avant ce jour.... savait-il votre sort ?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, *très-vivement*

Il ne nous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

SAINT-ALBAN.

A l'instant qu'il apprend le secret de votre naissance, il vous cede, il affecte une générosité.... Mademoiselle, je n'étendrai pas mes réflexions, dans la crainte de vous déplaire ; mais il ne vous aime pas.

MELAC fils, *s'avance furieux.*

O Ciel! je ne l'aime pas !

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Monsieur .... qui vous savait si près ?

MELAC fils.

Je ne l'aime pas, dites-vous ?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

MELAC fils.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire ?

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Le sort de ceux qui écoutent, est d'entendre rarement leur éloge.

MELAC fils.

M'accuser de ne pas l'aimer !

SAINT-ALBAN.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

MELAC fils, *avec douleur.*

L'avez-vous cru, Pauline?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MELAC fils, *avec emportement.*

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

SAINT-ALBAN, *fermement.*

Monsieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

MELAC fils, *d'un ton amer.*

Et trop de prudence, Monsieur....

PAULINE, *à Mélac vivement.*

Je vous défends d'ajouter un mot.

MELAC fils, *à Pauline.*

M'accuser de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrêmité, de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne!

PAULINE.

Vous oubliez votre pere!

MELAC fils, *regardant Saint-Alban d'un air menaçant.*

Si je l'oubliais, Pauline....

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Le désespir l'aveugle.

MELAC fils, *avec une fureur froide.*

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon pere?

SAINT-ALBAN, *se possédant.*

Vous m'interrogez?

MELAC fils.

L'avez vous promis?

PAULINE, *à Mélac.*

Il s'y est engagé.

SAINT-ALBAN, *avec chaleur à Pauline.*

Pour aucune autre considération que la vôtre, Mademoiselle.

MELAC fils, *les dents serrées de fureur.*

Ah!....c'est aussi ce qui m'empêche de vous disputer sa main. Elle est à vous.... Mais soyez galant homme. (*Il s'approche de lui.*) Osez tenir parole à mon pere, & vous verrez.....

SAINT-ALBAN, *surpris.*

Oser!...

PAULINE, *se jettant entre deux.*

Monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, *fierement.*

Oui, Monsieur, j'oserai tenir parole à votre pere.

PAULINE, *éperdue.*

Ah! grands Dieux!

SAINT-ALBAN, *du même ton.*

Et toute nouvelle qu'eſt cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à Monſieur de Mélac.

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Il va tomber à vos genoux. Il ne ſait pas.... (*A Mélac.*) Cruel ennemi de vous-même! apprenez qu'il s'engage au ſilence; que lui ſeul peut vous conſerver l'emploi....

MELAC fils.

Je le refuſe.

PAULINE.

Inſenſé!

MÉLAC fils.

Quel bienfait, Pauline! J'en dépouillerais mon pere! je le payerais de votre perte, & j'en ſerais redevable à mon ennemi!

SAINT-ALBAN, *avec dignité.*

Monſieur....

PAULINE, *à Mélac.*

Quel eſt donc le but de ces fureurs?

MELAC fils.

S'il ménage mon pere, il vous épouſe, il eſt trop récompenſé: mais attaquer mes ſentiments pour vous!....

PAULINE, *outrée.*

Vos ſentimens!.... Quels droits oſez-vous faire valoir! ——Ne m'avez-vous pas rendu ma parole?

MELAC fils.

L'honneur m'a-t'il permis de la garder? vous vous privez de tout pour ſauver mon pere....

SAINT-ALBAN.

Quoi! ces cents mille écus, qu'on dit empruntés?...

MELAC fils.

Sont à elle; c'eſt ſon bien, tout ce qu'elle poſſede au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle! (*A part.*) Ah! Dieux! que de vertu!

(*Il rêve profondément.*)

MELAC fils, *avec force.*

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me ſacrifiant, que l'un n'inſultât pas à l'infortune qu'il opprime! que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret! Il vous épouſait de même, & je mourais en ſilence.

PAULINE, *à Mélac, avec colere.*

Eh! falloit-il venir ainſi.... (*Les pleurs lui coupent la parole; elle ſe jette ſur un ſiege, & dit à elle-même.*) Malheureuſe foibleſſe!

MELAC fils, *vivement.*

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline. C'eſt le ſeul bien qui me reſte au monde.

PAULINE, *outrée, ſe relevant.*

Oui, je pleure : mais... c'eſt de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

MELAC fils.

J'ai tout perdu !

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.

SCENE VI.

SAINT-ALBAN, MELAC fils, AURELLY, PAULINE.

AURELLY, *accourant.*

On ſe querelle ici ! —— Mélac ?

SAINT-ALBAN, *après un peu de ſilence.*

Non, Monſieur ; on eſt d'accord. Vous m'avez aſſuré que vous laiſſiez Mademoiſelle abſolument libre ſur le choix d'un époux : ce choix eſt fait. [*A Pauline.*] Non, je n'établirai point mon bonheur ſur d'auſſi douloureux ſacrifices. Il n'en ſerait plus un pour moi, s'il vous coûtait le vôtre.

MELAC fils, *pénétré.*

Qu'entends-je ! —— Ah ! Monſieur !

SAINT-ALBAN.

Faiſons la paix, mon heureux rival. Je pouvais épouſer une femme adorable, dont l'honneur & la généroſité euſſent aſſez aſſuré mon repos ; mais ſon cœur eſt à vous.

MELAC fils.

Combien je ſuis coupable !

SAINT-ALBAN.

Amoureux : & les plus ardents ſont ceux qui offenſent le moins. J'étais moi-même injuſte.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu l'aimais donc ?

PAULINE, *baiſant la main de ſon pere.*

Ce jour m'a éclairée ſur tous mes ſentiments.

AURELLY.

Mes enfants, vous êtes bien ſûrs de moi ; mais abuſerons-nous du ſervice que nous rendons à ſon pere, pour lui arracher un conſentement, que ſa fierté déſavouera peut-être ?

PAULINE.

Ah ! quelle triste lumiere ! ai-je pu m'aveugler à ce point !

MÉLAC fils.

Pauline, vous savez s'il vous chérit !

SAINT-ALBAN, *à Mélac.*

Priez-le de passer ici ; n'armez pas son ame, en la prévenant, contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien.

MÉLAC fils.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux. (*Mélac sort.*)

SCENE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

PAULINE.

AURELLY.

EN l'attendant, dégageons notre parole envers vous, Monsieur. Voici un ordre à M. de Préfort, mon correspondant de Paris, de vous compter, à votre arrivée, cinq cents mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monsieur de Préfort, dites-vous ?

AURELLY.

En bons papiers, lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'ils puissent être, vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre ?

SAINT-ALBAN.

Depuis six jours, celui à qui vous m'adressez, n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela ? J'ai reçu de lui, ce matin, six cents mille francs échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort ?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper.... Mais n'avez-vous pas vos lettres ?...

AURELLY.

Je les attends. *(Il sonne.)*

SCENE VIII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE, ANDRÉ.

AURELLY, *à André.*

QU'on appelle Dabins, & qu'il vienne au plutôt. *(A Saint-Alban.)* C'est mon homme de confiance, & mon Caissier, il nous mettra d'accord....

(André sort.)

SCENE IX.

SAINT-ALBAN, AURELLY,

DABINS, PAULINE.

AURELLY, *à Dabins.*

AH!... mes Lettres ?

DABINS, *lui en présente un gros paquet.*

Les voici.... je venais....

AURELLY.

Réponds à Monsieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers....

AURELLY.

Oui... *(A Dabins.)* N'as-tu pas reçu, ce matin, six cents mille francs échangés contre une partie de mes effets ?

DABINS, *hésitant, à Aurelly.*

Monsieur....

AURELLY, *en colere.*

Les avez-vous reçus, oui, ou non ?

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystere ? Il a été comme un fou toute la journée... Les avez vous reçus ?

DABINS, *embarrassé, à Aurelly.*

Monsieur... on peut voir ma Caisse ? elle est au comble.

AURELLY, *à Saint-Alban.*

J'en étais bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour Monsieur de Mélac...

DABINS, *étonné.*

Vous acquittez Monsieur de Mélac ?

AURELLY.

Que va-t-il dire ?

DABINS.

Dans quelle erreur étais-je !

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, *à Dabins.*

Mes effets n'ont pas été vendus ?

DABINS, *vivement.*

Non, Monsieur, ils n'ont pu l'être ; c'est la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, *hors de lui.*

Avec quoi donc payes-tu ?

DABINS, *un moment sans parler, étouffé par la joie.*

Avec six cents mille francs que m'a prêtés Monsieur de Mélac.

AURELLY.

Juste ciel !

PAULINE.

Mon pe[illegible]

SAINT-ALBAN.

Ah ! quel homme !

DABINS, *criant.*

Cinq cents mille francs de sa Caisse, cent mille à lui ; je ne puis me taire plus long-temps.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse ! mon ame a deviné la sienne....



SCENE X.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MELAC pere, PAULINE, DABINS.

PAULINE, *appercevant Mélac pere, se précipite à ses pieds.*

O Le plus généreux!...

MELAC pere.

Que faites-vous, Pauline?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi.

(Il veut se jetter à genoux.)

MELAC pere, *le retient.*

Mes amis!....

SCENE XI ET DERNIERE.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC pere, PAULINE, MÉLAC fils, DABINS.

MÉLAC fils, *s'écriant.*

AUx pieds de mon pere!

MELAC pere.

Dabins, vous m'avez trahi!

DABINS, *avec joie.*

Pouvais-je garder votre secret, en apprenant que Monsieur acquittait votre dette?

MÉLAC pere.

Il vient à mon secours? (*A part.*) O vertu! voilà ta récompense. (*A Aurelly.*) Ami! quelles sont donc tes ressources?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de Mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MÉLAC pere.

De notre Pauline? —— Ah! mon cher Aurelly!

AURELLY.

Tu te perdais pour moi?

MELAC pere.

Mais, toi....

AURELLY.

Peux-tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en coutait l'état & l'honneur?

MELAC pere.

Je m'acquittais envers mon bienfaicteur malheureux ; mais toi ! dans tes soupçons sur ma probité, devais-tu quelque chose à ton coupable ami ?

MELAC fils, *avec joie.*

Ah ! mon pere !

SAINT-ALBAN.

Eh bien, Monsieur Aurelly !.... Puis-je accepter en paiement, le Mandat que vous m'offrez ?

MELAC pere, *avec effroi.*

Quel Mandat ?

AURELLY, *pénétré, à Saint-Alban.*

Vous serez satisfait, Monsieur : mon premier sentiment lui était bien dû ; le second me rend tout entier à mon malheur.

MELAC pere.

Voilà ce que j'ai craint !

AURELLY.

Je n'avais à vous offrir, pour mon ami, que des effets qui se trouvent embarrassés, je reprends mon Mandat. Votre argent est encore dans ma caisse, & Dieu me garde d'en user. Dabins, reportez-le chez Monsieur de Mélac, & moi.... je vais subir mon sort.

MELAC pere.

Arrêtez : je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'est-ce à dire, Mélac ?

MELAC pere.

Malheureux Dabins !....

AURELLY.

Me croyez-vous assez indigne....

MELAC pere.

Monsieur de Saint-Alban ! il serait horrible à vous d'abuser d'un secret, que vous ne devez qu'à notre confiance. — Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

AURELLY.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré de m'en épargner ?

MELAC fils, *avec ardeur.*

Monsieur Aurelly, ne refusez point....

PAULINE.

Monsieur de Saint-Alban !...

MELAC fils, *à Saint-Alban.*

Vous aimez la vertu.

MELAC pere.

Laisserez-vous périr son plus digne soutien ?

AURELLY, *avec enthousiasme.*

Que faites-vous, mes amis ? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de générosité vient d'égarer l'homme le plus juste ? Et s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuserait d'oser le retenir ?

MELAC pere.

Le consentement que nous lui demandons.

AURELLY.

Qu'il se laisse soupçonner ? L'amitié t'a rendu capable de cet effort : mais si je n'ai pu, sans crime, accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui ? (*A Saint-Alban.*) Vous êtes de sang froid, Monsieur, jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang froid ! Ah ! Messieurs ! ô famille respectable ! me croyez-vous une ame insensible, pour l'attaquer avec cette violence ? Vous demandez un jugement !....

MELAC fils.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes ; permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime, en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous, Monsieur !....

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous, Monsieur de Mélac, conservez votre place, honorez-la long-temps. Unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne, en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MELAC pere.

Ce serait ma plus chere envie. Mon fils l'adore ; &, si mon ami ne s'y opposait pas....

AURELLY, *confus.*

Savez-vous qui elle est ?

MELAC pere, *avec effusion.*

J'aurais bien dû le deviner ! le cœur d'un pere se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille, ta généreuse fille, & je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me la demandes ! Ah ! mon ami !

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

MELAC fils, *à Pauline.*

Mon pere consent à notre union !

PAULINE.

C'est le plus grand de ses bienfaits.

SAINT-ALBAN.

Aurelly, rendez-moi votre Mandat, je pars; ſoyez tranquille. Vos effets de Paris me ſeront remis promptement; ou je ſupplée à tout.

AURELLY.

De vos biens?

SAINT-ALBAN.

Puiſſent-ils être toujours auſſi heureuſement employés: vous m'avez appris comme on jouit de ſes ſacrifices. En vain je vous admire, ſi votre exemple ne m'éleve pas juſqu'à l'honneur de l'imiter. — Nous compterons à mon retour.

(Chacun exprime ſon admiration.)

AURELLY, *tranſporté.*

Monſieur.... je me ſens digne d'accepter ce ſervice; car, à votre place, j'en aurais fait autant. Preſſez donc votre retour; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MELAC pere.

Pourquoi retarder leur bonheur? Uniſſons-les ce ſoir même. Eh! quelle joie, mes amis, de penſer qu'un jour auſſi orageux pour le bonheur, n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu!

Fin du cinquieme & dernier Acte.





